

MIAM

ITÉ
DE L'ARCHITECTURE & DU PATRIMOINE

Kinshasa Chroniques
24 octobre 2018 - 10 mars 2019

sete

Musée International des Arts Modestes / Sete

KINSHASA CHRONIQUES

la petite épicerie
du **MIAM**

Guide de visite

**KINSHASA
CHRONIQUES**

p. 4

—Introduction

PREAMBULE

p.6–7

—Nelson Makengo p.6
—Jean-Marie Mosengo
Odia, dit Moke Fils p.6
—Benjamin Bibas p.6
—Mega Mingiedi p.7

DEAMBULATIONS

p. 7–10

—Gosette Lubondo p.7
—Sinzo Aanza p.7
—Olivier Kasongo, dit Olikas p.8
—Junior D. Kannah p.8
—Florent de la Tullaye p.9
—Paul Shemisi et
Nizar Saleh Hirji p.9
—Luc Mayemba p.10
—Hervé Boliki p.10
—Micky Muteba p.10
—Rolly Kabuya p.10
—Trésor Matameso,
dit Papa Divin p.10
—André Ditu p.10
—Judith Kaluaji p.10
—Alain-Piazza Dinsundi p.10
—Albert Luba p.10
—Kennedy Nzungu p.10
—Éléonore Hellio, Bebson
Elemba, Danniell Toya
(Kongo Astronauts) p.10

VILLE PERFORMANCE

p. 11–16

—Julie Djikey p.11
—Bebson Elemba,
dit Bebson de la Rue p.11
—Michel Ekeba p.11
—Cédrick Mbengi,
dit 100% Papier p.12
—Yannick Makanka Tungaditu,

dit Yannos Majestikos p.12
—Christian Bokondji p.13
—Fabrice Kayumba,
dit Strombondoribo p.13
—Junior Mongongou,
dit 10 Bureaux p.13
—Eddy Ekete p.13
—Tickson Mbuyi p.14
—Festival KinAct
(Eddy Ekete, Tickson Mbuyi,
Junior Mongongou,
Flory Anass Sinanduku,
Widjo Wiyombo) p.14
—Mega Mingiedi p.15
—Éric Androa Mindre Kolo p.15

VILLE SPORT

p. 16–17

—Dareck Tubazaya p.16
—Widjo Wiyombo p.16
—Rek Kandol p.17

VILLE PARAITRE

p. 17–18

—Yves Sambu p.17
—Amani Bodo
—M'Pambu Bodo Bodo,
dit Bodo Fils p.18
—Jean-Christophe Lanquetin p.18
—Francklin Mbungu p.18

VILLE MUSIQUE

p. 19–20

—Jean Bosco Mosengo
Shula, dit Shula p.19
—Faustin Linyekula p.19
—Roger Kangudia p.19
—Renaud Barret p.20
—Wilfried Luzele,
dit Lova Lova p.20
—Fabrice Kayumba,
dit Strombondoribo p.20
—Yolande Ngoy, dite Orakle p.20
—Jean-Benoît Bokoli,
dit Micromega p.20
—Kongo Astronauts p.20

VILLE CAPITAL(IST)E

p. 21–22

—Sammy Baloji p.21
—Georges Makaya
Lusavuvu p.21
—Emani Koto Eko p.21
—Sébastien Godret p.22
—Maurice Mbikayi p.22

VILLE ESPRIT

p. 22–23

—Géraldine Tobe p.22
—Aicha Muteba Makana p.23
—Éric Androa Mindre Kolo p.23
—Mega Mingiedi p.23

VILLE DEBROUILLE

p. 24

—Cédrick Nzolo p.24
—Dareck Tubazaya p.24
—Isaac Sahani p.24
—Rek Kandol p.24

VILLE FUTUR(E)

p. 25–26

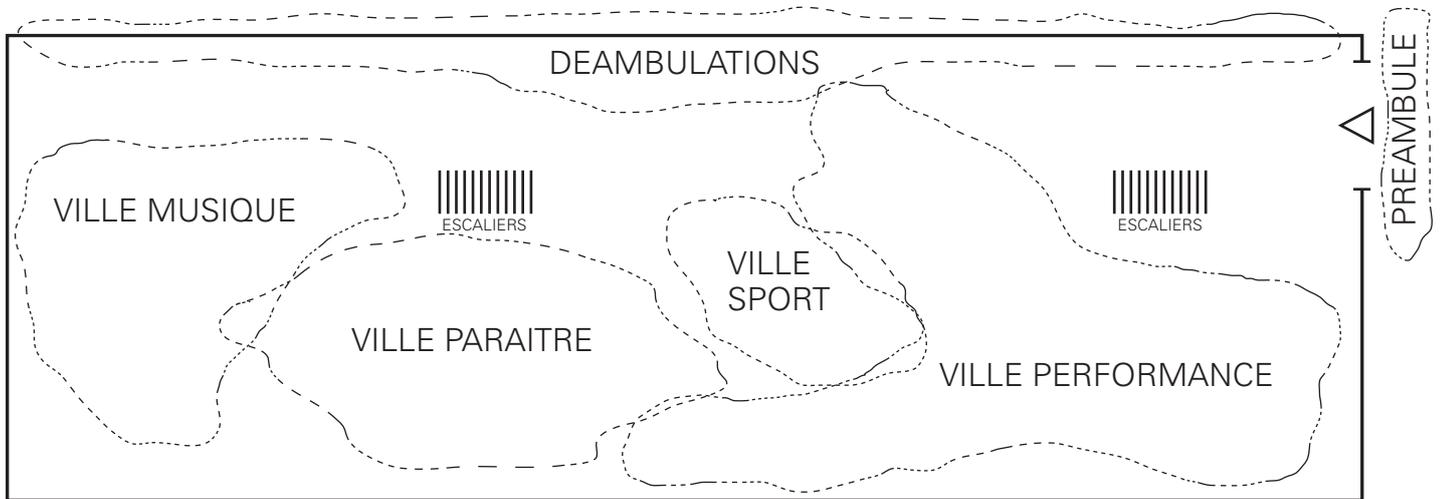
—Kongo Astronauts p.25
—Bienvenu Nanga p.25
—Hilaire Balu Kuyangiko,
dit Hilary Balu p.25
—Sammy Baloji et
Filip De Boeck p.26
—Nelson Makengo p.26

**VILLE MEMOIRE &
POSTFACE**

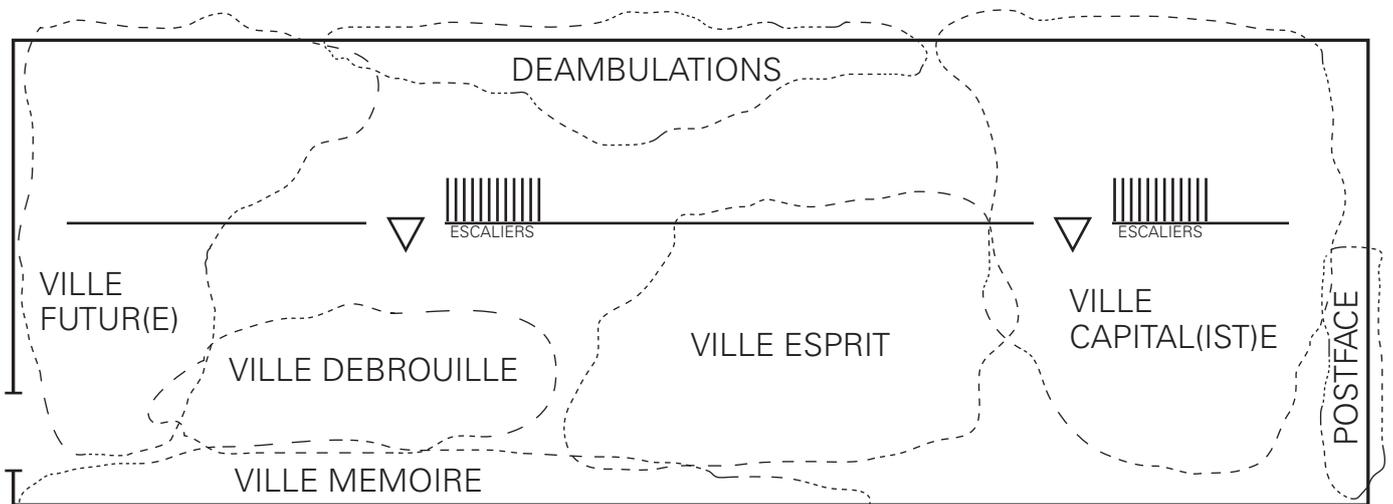
p. 27

—Magloire Mpaka Banona p.27
—Nao Maltese p.27
—Sébastien Godret p.27
—Benjamin Bibas p.27

Rez de chaussée



Premier étage



KINSHASA CHRONIQUES

Pour la première fois, le MIAM accueille à Sète des artistes du continent africain. Ils vivent et travaillent principalement à Kinshasa, capitale de la République démocratique du Congo.

L'exposition *Kinshasa Chroniques* propose une approche de la capitale congolaise, troisième ville d'Afrique, née du regard d'artistes dont la pratique est ancrée dans une expérience intime de l'espace urbain. Soixante-dix créateurs—individus, binômes, collectifs—y disent par la plastique, par le verbe, par le son, Kinshasa telle qu'elles et ils la voient, la vivent, la questionnent, l'imaginent, l'espèrent, la contestent. La focale est éminemment contemporaine : photographes, vidéastes, performeurs, slameurs, rapeurs, peintres, bédéistes, ils et elles sont presque tous nés après 1980. En cela, l'exposition fait écho à la démographie de Kinshasa, dont la très grande majorité des habitants a moins de quarante ans. Engagés, à la recherche de manières nouvelles de dire et d'imaginer la ville, tant formellement qu'éthiquement et politiquement, les concepteurs que l'on rencontre ici mettent radicalement à mal clichés et images faciles.

Sur fond de déambulation—une traversée de Kinshasa qui mène les visiteurs de quartier en quartier—, l'exposition s'articule autour de neuf chroniques. Ces chroniques peuvent être abordées comme on aborderait la ville elle-même, de manière linéaire ou, selon l'intérêt et l'envie de chacun, en faisant des sauts, des impasses, des allers et retours. Performance, sport, paraître, musique, capital, esprit, débrouille, futur, mémoire : si les thématiques sont diverses, elles n'ont pas pour

autant l'objectif d'offrir une vision englobante de Kinshasa. Il s'agit plutôt de suggérer des pistes, ou encore des points d'entrée, pour penser l'espace urbain kinois – pistes et points d'entrée inspirés par le travail des artistes eux-mêmes. L'objectif n'est pas non plus de présenter un panorama des arts contemporains à Kinshasa : l'exposition ne se veut en rien un survol. Plusieurs générations d'artistes sont à l'œuvre dans la ville aujourd'hui, qui chacune mériterait une ou plusieurs expositions. A quelques exceptions près, qui ensemble confirment la règle, les créateurs en présence ici appartiennent à la plus jeune de ces générations. Si certains ont déjà exposé hors Congo, la plupart sont encore peu connus au-delà du milieu des arts kinois. C'est une importante lacune que *Kinshasa Chroniques* vise à combler.

Un objectif, encore : dialoguer via les formes, les thématiques, la scénographie avec d'autres lieux et initiatives qui se sont donné pour but d'exprimer la richesse, la complexité de la scène artistique congolaise. Biennale Picha de Lubumbashi qui, en 2017, célébrait sa cinquième édition ; ateliers, expositions, masters class organisés par le collectif kinois Eza Possibles et par Kin ArtStudio, espace fondé à Kinshasa par le plasticien Vitshois Mwilambwe Bondo ; festivals consacrés à la performance, eux aussi à Kinshasa—depuis 2015, les rencontres internationales de performeurs KinAct et en 2007 les Scénos urbaines ; *Afropolis : Stadt, Medien, Kunst* (Rautenstrauch-Joest Museum, Cologne, 2010-2011), exposition qui consacrait une importante section à Kinshasa ; *Kinshasa ville des images* (Museum für Kunst und Kulturgeschichte, Dortmund, 2012) ; *Beauté Congo*

(Fondation Cartier pour l'art contemporain, 2015) ; *Urban Now : City Life in Congo* (WIELS, Bruxelles, 2016) ; *Congo Art Works* (Garage Museum of Contemporary Art, Moscou, 2017) ; *Kinshasa 2050*, rendez-vous annuel lancé par l'Institut français de Kinshasa en 2017... *Kinshasa Chroniques* s'inscrit dans la continuité de ces précédents et d'autres encore, et par-là souhaite contribuer à l'écriture plurielle d'une histoire de l'art urbain congolais.

Dans l'optique, toujours, de dialoguer, les approches proposées dans l'exposition sont celles non pas d'un commissaire individuel, mais d'un collectif de praticiens dont les membres sont issus de domaines divers. Performance, architecture, urbanisme, histoire de l'art, science politique se rejoignent et s'interrogent mutuellement. La visée est non pas de *dire* la ville de Kinshasa, d'énoncer une ou des vérités la concernant, mais de *l'écouter*, *d'apprendre d'elle*.

C'est que les œuvres regroupées dans *Kinshasa Chroniques* narrent une ville qui a passablement à enseigner à ses consœurs d'Europe et d'Amérique du Nord. En matière de formes et de pratiques artistiques et en tant qu'espace de vie. Polycentralité, polyfonctionnalité, contiguïté, densité, vitalité du commerce de quartier, économie circulaire : ces caractéristiques offrent un terreau de réflexion positif pour faire évoluer les villes au « Nord » vers plus de dynamisme social, de proximité, de fluidité fonctionnelle et de décentralisation de la production urbaine. Avec ses quelque treize millions d'habitants et 85% de sa surface auto-planifiée et auto-construite, Kinshasa peut, en effet, être perçue comme le révélateur d'une nouvelle façon de produire la ville.

La vie à Kinshasa est souvent très dure. Il ne s'agit pas de faire l'impasse là-dessus. Mais de désespoir non plus il n'est pas question ici. Et pour cause. Les portraits-catastrophe de Kinshasa, et du Congo plus largement, que véhiculent les médias au « Nord » trouvent peu d'écho dans la production artistique de la ville. Infrastructure dévastée, chômage endémique, militarisation de l'espace, violence quotidienne—ces sujets, ces obstacles, sont bien évidemment traités, mais aussi, et souvent simultanément, la poésie, l'espoir. Kinshasa, vue par ses artistes aujourd'hui, est un espace de possibles. C'est à ces possibles qu'est consacrée cette exposition.

COMMISSAIRES

Claude Allemand
(MIAM)
Sebastien Godret
(archidb)
Dominique Malaquais
(CNRS)
Fiona Meadows
(Cité de l'architecture &
du patrimoine)
Éric Androa Mindre Kolo
(Bingo Cosmos)

SCÉNOGRAPHE

Jean-Christophe Lanquetin

GRAPHISTE

Nina Støttrup Larsen

CALLIGRAPHE EXPOSITION

Yannick Luzuaki Ndombasi

L'EXPOSITION SERA PRÉSENTÉE À
LA CITÉ DE L'ARCHITECTURE & DU PATRIMOINE
AU PRINTEMPS 2020.

Nelson Makengo

(né en 1990 à Ruhengeri (Rwanda) ;
vit et travaille à Kinshasa)

Sans titre, Série **Théâtre urbain** (2016)

Tirage numérique

Avec l'aimable autorisation de l'artiste

Jean-Marie Mosengo Odia, dit Moke Fils

(né en 1968 à Kinshasa ;
vit et travaille à Dijon)

Combi (2018)

Installation

Avec l'aimable autorisation de l'artiste

Le soleil s'est couché. La lune, presque pleine, éclaire un ciel encore bleuté. Tunique indigo, gants et bottes écarlates, un homme nous tourne le dos. C'est Captain America. Parachuté là par l'artiste Nelson Makengo, le superhéros des comics Marvel scrute l'horizon. Et découvre Kinshasa. Nous le retrouverons plus tard en virée dans la ville, accompagné d'autres Vengeurs – Iron Man, Thor et Hulk. Pour l'heure, il nous invite à le suivre. Si nous le prenons pour guide dans la traversée de ville que se veut cette exposition, c'est pour des raisons bien précises. En effet, dans son travail Makengo privilégie un regard par le bas. A une représentation surplombante de Kinshasa – vues d'en haut, panoramas – il préfère les photos prises au ras du sol qui donnent la part belle aux détails, à ce qui, de loin, pourrait paraître insignifiant. Il s'agit pour lui, comme pour nous dans *Kinshasa Chroniques*, de proposer un portrait de la capitale congolaise plus intime que ceux qu'on a coutume de dresser. Certes, nous sommes dans une mégalopole – « Kin » compte au bas mot treize millions d'habitants –, mais la ville n'en est pas moins un espace fait de lieux, de scènes, d'instantanés précis qui demandent à être pensés pour ce qu'ils ont de spécifique – pour ce qu'individuellement ils disent d'une urbanité infiniment complexe. A travers l'œuvre de Makengo, à travers le travail des soixante-dix artistes réunis ici, c'est cette complexité qui est mise en exergue.



Se déplacer dans Kinshasa n'a rien de simple. Les distances sont vastes et les moyens de transport font défaut. Parmi les approches les moins onéreuses : les *wewa* (motos-taxis) et les combis, camionnettes ou minibus convertis, équipés, en guise de sièges, de banquettes en bois. Souvent bondés, ils sont inconfortables et, dans l'expérience de nombreux Kinois, dangereux. Pourtant, en raison des prix qu'ils pratiquent et parce qu'ils se rendent dans les quartiers les plus reculés, ils attirent une très importante clientèle. Les combis sont un sujet de prédilection pour le peintre Moke Fils. A travers eux, il s'intéresse aux « kinoiseries » – aux péripéties et aux tracasseries quotidiennes. C'est un sujet qu'il a exploré dans de nombreux tableaux, emboîtant par-là le pas à son père Moke (1950-2001), un des plus célèbres praticiens de ce qu'il est convenu de nommer la peinture populaire congolaise. Ici, il substitue à la toile une réelle camionnette.

Benjamin Bibas

(né en 1974 à Chennevières-sur-Marne ;
vit et travaille à Paris)

Environnement sonore de Kinshasa (2013)

Documentaire audio

30'30

Avec l'aimable autorisation de l'artiste

Enregistrements de sons – de voix, de radios, de klaxons, de prêches variés, de passants, de chapeurs (ou vendeurs ambulants)... A travers cet environnement sonore, les rues de Kinshasa font irruption dans l'espace muséal, lui donnant vie, le transformant.

Mega Mingiedi

(né en 1976 à Kinshasa ;
vit et travaille à Kinshasa)

Kinshasa I, Kinshasa II (2018)

Technique mixte sur papier kraft
70x450 cm ; 70x450 cm

Avec l'aimable autorisation de l'artiste

Caractériser avec précision la production artistique de Mega Mingiedi n'a rien d'aisé. On y découvre un mélange foisonnant de poésie graphique, de collage, de dessin architectural et de cartographie. Un peu croquis, un peu bande dessinée, vastes vues d'ensemble et détails de coin de rue : le tout défie les catégories. Aucune carte de Kinshasa ne rend aussi bien compte que le travail de Mingiedi de la complexité de cette ville et peu d'écrits se sont révélés aussi évocateurs. Le romancier et dramaturge Sony Labou Tansi (1947-1995), conteur le plus brillant de Kinshasa, s'il avait vécu au 21^{ème} siècle, aurait sans aucun doute été enthousiaste. Dans ce diptyque, l'artiste explore plusieurs aspects clés de Kin : immensité de la ville (environ 10 000 km², ce qui équivaut à dix fois la surface de Paris) ; densité de l'habitat dans les quartiers dits populaires – la cité, dans le vocabulaire kinois – et impact de cela sur les corps au jour le jour ; opposition entre le centre-ville « planifié », d'origine coloniale, et l'auto-construction de la périphérie – opposition qui, à y regarder de plus près, s'avère être beaucoup moins évidente qu'on aurait pu le penser... Dans Kinshasa I, l'artiste prend pour focale la ville dite officielle. Les quartiers y sont désignés tels que par la municipalité. Dans Kinshasa II, c'est le regard des Kinois eux-mêmes qui est privilégié ; ainsi, communes et quartiers sont identifiés ici par leurs appellations en langila, slang kinois développé au début des années 2000, employé principalement par les artistes et les musiciens. Dans Kinshasa I, l'artiste attire l'attention sur les dangers du boom immobilier, au gré duquel des centaines de parcelles changent de main chaque jour, souvent dans des conditions qui ont pour effet de spolier des familles entières. Dans Kinshasa II, c'est l'histoire politique qui est pointée ; le personnage dominant la droite de la composition désigne du doigt l'endroit où le président Laurent-Désiré Kabila a été assassiné le 16 janvier 2001.



Gosette Lubondo

(née en 1993 à Kinshasa ;
vit et travaille à Kinshasa)

Imaginary Trip # 1, 3, 7, 10, 14, 15 (2016)

6 tirages numériques

Avec l'aimable autorisation de l'artiste



Une jeune femme scrute un tableau noir où sont inscrits à la craie les horaires et les destinations de trains en partance. Vêtue de rouge, un sac orné des mots *see the world* à ses pieds, elle nous tourne le dos. Cette scène plante le décor pour la série photographique *Imaginary Trip (Voyage imaginaire)*. Quatorze photos suivent, dont on voit ici une sélection de six. Toutes ont été prises dans un wagon désaffecté. Dans chaque image, on retrouve l'artiste elle-même, incarnant un ou plusieurs rôles : voyageuse endormie, joueur(s) de dames, mère donnant le sein à son bébé... L'atmosphère est onirique ; comme le suggère le titre de la série, le voyage dont il est question ici appartient au domaine du rêve. Passé et présent s'y croisent. A la vétusté du wagon, vestige d'antan, se superpose la contemporanéité de personnages élégamment vêtus. Parfois, des éléments de la composition s'estompent ; un corps, des sièges partent comme en fumée. Traces d'une ère révolue, mais dont la violence continue de hanter le présent, marques laissées par l'être humain sur son environnement : la thématique des empreintes parcourt l'œuvre de Gosette Lubondo. Par le biais de cette focale, l'artiste explore les fractures, mais aussi les espoirs et les possibles qui traversent la société congolaise.

Sinzo Aanza

(né en 1990 à Goma (RDC) ;
vit et travaille à Kinshasa)

Épreuve d'allégorie (2017)

Installation – 264 tirages numériques
et sculpture en caillasse de grès

Avec l'aimable autorisation de l'artiste
et de la galerie Imane Farès

Kinsuka, quartier populaire de la commune de Ngaliema, dans la partie nord-ouest de Kinshasa. On est ici au bord du fleuve Congo. Les touristes se pressent à Kinsuka pour voir le soleil se coucher sur les rapides du même nom et, près de là, sur l'île Mimosa. D'où la présence de terrasses, de gargotes, de quelques petits hôtels. Présence aussi de camions qui croulent sous le poids de tonnes de pierres, grès rouge issu de carrières exploitées par l'usine belge Carrigrès, depuis les années

1950. Ce grès, dynamité, taillé en blocs ou en moellons, concassé, a construit les beaux quartiers de la ville. En sept décennies, il en a été extrait plus de trente millions de tonnes et l'environnement local s'en est trouvé saccagé. Autres présences encore, celle de casseurs de cailloux qui œuvrent hors usine et pour leur propre compte, concassant à la main des tas de pierre – travail éreintant qu'exécutent hommes, femmes et même petits enfants. Vaste fresque composée de 264 photos et d'une imposante sculpture en caillasse de grès, *Épreuve d'allégorie* interroge ce paysage. Dans un monde régi par l'argent, monde de pouvoir et d'illusions, quelle valeur lui attribuer ? Celle que voient en lui les touristes et ceux qui souhaitent les y attirer ? Celle dont se vante Carrigrès ? Que vaut réellement le labeur des casseurs manuels – pas ce qu'ils gagnent, c'est-à-dire presque rien, mais le temps, les vies, qu'ils consacrent à leur tâche ? Que vaut le regard de l'artiste, qui dit tout à la fois la violence et la poésie de ce bout de Kinshasa ?



Olivier Kasongo, dit Olikas

(né en 1984 à Kinshasa ;
vit et travaille à Kinshasa)

Sans titres, Série *Bilembo* (2018)

5 tirages numériques

Avec l'aimable autorisation de l'artiste



Dans sa série *Bilembo*, Olivier Kasongo traite d'un double fléau affectant Kinshasa, celui des inondations et celui de la pollution. Le premier, cyclique, déferle sur la ville durant plusieurs mois chaque année. Des quartiers entiers sont alors sous l'eau. Les rues, explique l'artiste, « se transforment en effluents du fleuve Congo ». *Bilembo* montre l'eau montant, inexorablement, dans la commune de Kasa-Vubu. Les dégâts sont importants, mais au moins, ici, la plupart des bâtiments sont en dur et la chaussée est pavée. Ailleurs, glissements de

terrain et effondrements de maisons sont courants, emportant avec une régularité cauchemardesque personnes et biens. Symptôme (sing. *elembo*, pl. *bilembo*) des inondations : la pollution. Charriée par les flots, elle se répand dans la ville. L'environnement, « menacé par un phénomène naturel », dit Kasongo, se mue en « espace surréel ».

Junior D. Kannah

(né en 1981 à Kinshasa ;
vit et travaille à Kinshasa)

Sans titres, Série *Engunduka ya elili, le train de l'illusion* (2014)

7 tirages numériques

Avec l'aimable autorisation de l'artiste



« Un bruit de moteur ahurissant retentit, couvrant les voix de vendeurs à la criée et de passagers se précipitant vers un train vieux d'un demi-siècle, en route vers les quartiers lointains de Kinshasa et le terminus, Kisenso, au sud de la ville. Marchands, militaires, policiers, contrôleurs, enfants s'entassent dans des wagons décrépits. Les conditions de voyage sont difficiles, mais l'humeur est bonne : le train avance enfin. Et pourtant je me demande : est-ce que nous avançons réellement ? Le début des années 1990, alors que la dictature de Mobutu bat de l'aile, est marqué par des consultations populaires dans le cadre de la tenue d'une conférence nationale souveraine. Dans ce contexte, certains politiciens utilisent le mot *engunduka* (« train » en lingala) comme slogan, pour désigner un peuple conscient de la situation socio-politique et de l'avenir du pays, embarqué avec espoir dans le train du changement. En 2018, on a l'impression de n'avoir guère avancé. Les consultations et les dialogues se poursuivent et rien ne se passe. Le train du changement est devenu un spectre de la démocratie, dans un cycle infernal qui se répète sans cesse depuis trente ans » (Junior D. Kannah, juillet 2018).

Florent de la Tullaye

(né en 1971 à Latronche ;
vit et travaille entre Paris et Kinshasa)

Kin Street (2017), Vidéo (25')

Paul Shemisi

(né en 1988 à Libreville ;
vit et travaille à Kinshasa)

&

Nizar Saleh Hirji

(né en 1987 à Kinshasa ;
vit et travaille à Kinshasa)

Kin drone (2018), Vidéo (6')

Avec l'aimable autorisation des artistes

En 2001, l'architecte néerlandais Rem Koolhaas présentait dans l'exposition *Mutations* une analyse de la plus grande ville d'Afrique : Lagos. Son point de vue était particulier. A bord d'un hélicoptère prêté par le général Obasanjo, homme fort de la junte alors au pouvoir au Nigeria, il regardait la cité depuis le ciel. Vue d'en haut, la mégalopole lui apparaissait telle une terre inconnue qu'il aurait été le premier à cerner. Ainsi, semblable à un explorateur, évoquait-il la découverte, l'absence de données, comme si rien, ou si peu, n'avait avant lui été dit ou représenté de ce vaste ensemble urbain. Si beaucoup a changé depuis *Mutations*, l'approche par le haut proposée par Koolhaas fait encore passablement d'émules. Les vidéos que l'on voit ici offrent une tout autre lecture de ce que peut être une mégalopole africaine. Dans *Kin Street*, nous embarquons à bord d'une moto pour une traversée de Kinshasa. Au regard surplombant et spectaculaire de Koolhaas se substitue une vue à hauteur d'œil qui s'attarde sur le détail des couleurs, des textures, des ambiances. La seconde vidéo, comme son titre le suggère, a été filmée à partir d'un drone. Plutôt qu'un simple regard top-down, cependant, elle propose une double approche : on commence en haut, mais très vite on descend au ras des rues, où l'on découvre un foisonnement de détails.



Eléonore Hellio

(née en 1966 à Paris ;
vit et travaille à Kinshasa)

Bebson Elemba

(né en 1974 à Mbandaka (RDC) ;
vit et travaille à Kinshasa)

Danniel Toya

(né en 1995 à Kinshasa ;
vit et travaille à Kinshasa)

– Pour *Kongo Astronauts*

(collectif fondé en 2013 à Kinshasa)

Postcolonial Dilemma Track #04 Remixed (2018)

Installation

Vidéo (8'39), objets confectionnés à partir
de matériaux trouvés et recyclés

Avec l'aimable autorisation des artistes

Le collectif Kongo Astronauts dit de lui-même qu'il « se manifeste dans les interzones de la globalisation digitale, où le passé, le futur et le présent s'entrechoquent et percutent les politiques de l'intime et de l'identité des vies urbaines. Les apparitions cosmiques et les fictions polysémiques (performances, films, photos, textes) de KA nous embarquent dans l'appréhension multidimensionnelle de l'exil et de différentes tactiques de survie »*. Dans *Postcolonial Dilemma Track #04 Remixed*, incarnation la plus récente de la série filmique du même nom, le collectif nous propose une traversée allégorique, déjantée, tout à la fois poétique et violente, de Kinshasa. Derrière la caméra et au montage, Eléonore Hellio, co-fondatrice de KA ; à l'écran, le musicien, performeur et inventeur d'instruments Bebson Elemba et le plasticien Danniel Toya. Les objets mis en scène dans le film et présentés ici sont des créations d'Elemba et de Toya.

*<https://kongoastronauts.wordpress.com/about/>

Collectif Lamuka

Luc Mayemba

(né en 1990 à Kinshasa ;
vit et travaille à Kinshasa)
10h juste (2018)

Hervé Boliki

(né en 1992 à Kinshasa ;
vit et travaille à Kinshasa)
Affaire wewa (2018)

Rolly Kabuya

(né en 1989 à Kinshasa ;
vit et travaille à Kinshasa)
Ketch (2018)

Micky Muteba

(né en 1989 à Kinshasa ;
vit et travaille à Kinshasa)
Esprit de mort (2018)

Collectif Bulles africaines

Trésor Matameso, dit Papa Divin

(né en 1983 à Kinshasa ;
vit et travaille à Kinshasa)
Kinshasa ville sape (2018)

Alain-Piazza Dinsundi

(né en 1980 à Kinshasa ;
vit et travaille à Kinshasa)
Kin ville politique (2018)

André Ditu

(né en 1975 à Kinshasa ;
vit et travaille à Kinshasa)
Bandal, c'est Paris (2018)

Judith Kaluaji

(née en 1990 à Popokabaka (RDC) ;
vit et travaille à Kinshasa)
Funérailles (2018)

Kennedy Nzungu

(né en 1985 à Kinshasa ;
vit et travaille à Kinshasa)
Kin sai-sai (2018)

Albert Luba

(né en 1966 à Kikwit ;
vit et travaille à Kinshasa)
Sans titre (2018)

Dans son ouvrage *Kinshasa, société et culture* (2013), Jacques Fumunzanza Muketa retrace l'histoire de la bande dessinée à Kinshasa. Cette histoire remonterait à 1948. Cette année-là, le Fonds du bien-être indigène publie *Les aventures de Mbumbulu*, série d'historiettes censées inculquer des leçons aux citoyens que le pouvoir colonial désigne comme « évolués », c'est-à-dire « européens ». Dix ans plus tard, les éditions Saint-Paul Afrique, basées à Kinshasa, lancent le magazine *Antilope*, qui deviendra par la suite *Sambolé* – publication qui fait connaître plus avant le genre. Ce n'est, cependant, que dans les années 1960–1980 qu'il prend vraiment de l'ampleur, notamment grâce à la revue *Jeunes pour jeunes* (Kake après 1971). Cette période voit l'émergence d'importants créateurs de BD congolais et, en 1985, la fondation d'une école pour les accompagner. Dans les années 1990–2000, de nombreuses revues de BD voient le jour et, en lien avec elles, une nouvelle génération de bédéistes. Cette décennie est caractérisée aussi par l'apparition de ce qu'il est convenu d'appeler la BD populaire, « petites revues très modestes publiées en lingala, diffusées au coin des rues, aux environs des marchés, étalées à même le sol ». Pour *Kinshasa Chroniques*, deux collectifs de bédéistes – Lamuka et Bulles africaines, fondés, respectivement, en 2013 et 2016 – ont créé un total de dix BD qui, en quatre planches chacune, narrent le quotidien de Kinshasa.



Encre sur papier Canson ou tirage numérique
Avec l'aimable autorisation des artistes

Julie Djikey

(née en 1987 à Kinshasa ;
vit et travaille à Lognes)

Ozonisation – Troisième ruelle (2013)

Performance photographiée par
Pascal Maître,

deux tirages numériques

Avec l'aimable autorisation de l'artiste
et du photographe



« Corps enduit d'une mixture d'huile de moteur et de cendre de pneus brûlés. Lunettes solaires. « Soutien-gorge » en boîtes de conserve. Réservoir de véhicule porté en bandoulière. Corps en exergue. Identité dissimulée. Muette, Julie Djikey « conduit » un véhicule tout terrain, en réalité un jouet, assemblage hétéroclite d'objets récupérés ». Le critique Sigismond Kamanda Ntumba Mulombo décrit ainsi *Ozonisation*. Exécutée dans les rues de Bandalungwa, ancien quartier de fonctionnaires, aujourd'hui haut-lieu de la sape, la performance a lieu en 2013. En 2014, elle sera montrée à Yaoundé (Cameroun), lors de la biennale RAVY, puis en 2016 à Dortmund en Allemagne. De *Paris Match* à *National Geographic*, les photos qu'en prend Pascal Maître en 2013 font le tour du monde. Trou dans la couche d'ozone, réchauffement climatique, pollution urbaine : ce travail de Julie Djikey dénonce la destruction de la planète par le genre humain.

Bebson Elemba, dit Bebson de la Rue

(né en 1974 à Mbandaka (RDC) ;
vit et travaille à Kinshasa)

Sans titre (2018)

Performance photographiée par
Sébastien Godret

Tirage numérique

Avec l'aimable autorisation de l'artiste
et du photographe



Musicien, poète, plasticien, performeur, Bebson Elemba – que l'on retrouve ailleurs dans l'exposition – campe sur scène et pour la caméra des personnages nés de son foisonnant imaginaire. Mythes et proverbes de son enfance dans la région Mongo, mondes parallèles, dystopies urbaines et futurs afrogalactiques traversent son esthétique. Pour l'artiste Eléonore Hellio, qui collabore avec lui depuis une décennie, il en résulte une œuvre dont l'esprit s'apparente à celui des mouvements Dada et Fluxus. Elle y voit « presque un anti-art, qui se moque des catégories, du marché, de l'universalité prétendue de l'art. Festive, critique, engagée, sa pratique est tout à la fois une tactique de survie et un état d'esprit, déterminée à donner corps et voix à la psyché des espaces dans laquelle elle se déploie ».

Michel Ekeba

(né en 1984 à Kinshasa ;
vit et travaille à Kinshasa)

Liberté – Exo-astro-squelette (2018)

Costume confectionné en tissu, métal, caoutchouc,
objets trouvés et recyclés

Performance photographiée par
Sébastien Godret

Tirage numérique

Avec l'aimable autorisation de l'artiste
et du photographe



Michel Ekeba est co-fondateur du collectif Kongo Astronauts, né en 2013 à Kinshasa. Les films, photos, écrits et performances du collectif ont pour centre un personnage qui, issu d'une galaxie lointaine, « traverse le vertige des mondes ». Ce personnage prend une variété de formes, que lui donne Ekeba. Ailleurs dans l'exposition, dans une série de photos et un film d'Eléonore Hellio, co-fondatrice, elle aussi, du collectif, on le découvre sous les traits d'un cosmonaute, coiffé d'un imposant casque et équipé d'un mécanisme lui permettant de respirer l'air vicié de la Terre. Dans *Liberté*, une de ses performances les plus récentes, il se donne pour avatar un cyborg, créature mi-homme, mi-machine, encapsulée dans un « exo-astro-squelette ». Ce dispositif, explique Ekeba, permet à celui qui le porte « d'échapper à l'asphyxie – pas pour la fuir, mais pour la maîtriser –, de décupler ses forces et devenir invincible face à la crise économique et aux guerres ». On voit ici le costume lui-même et, dans une photo de Sébastien Godret, sa mise en espace et en scène par l'artiste, lors d'une performance dans le quartier de Lingwala.

Cédrick Mbengi, dit 100% Papier

(né en 1990 à Kinshasa ;
vit et travaille à Kinshasa)

Usage unique (2018)

Costume confectionné en papier hygiénique
et papier kraft

Sans titre (2016)

Performance photographiée par Yves Sambu

Tirage numérique

Avec l'aimable autorisation de l'artiste
et du photographe



Dans un rêve, le jeune sapeur Cédrick Mbengi se voit drapé de papier. Ainsi inspiré, il se met à dessiner des habits en papier kraft et journal dont il confie la confection au couturier Roger Bakandowa. Il en résulte de superbes tenues que Mbengi customise en les ornant d'inscriptions au feutre, puis qu'il porte pour déambuler dans les rues de son quartier, Kasa-Vubu, ou participer à des concours d'élégance où il se mesure à d'autres sapeurs, plus conventionnels dans leur choix d'apparat. La démarche, écrit le journaliste Habibou Bangré, a ceci de notable et de séduisant qu'elle « vise en particulier à célébrer les richesses de la nature : le papier provient des arbres, et la République démocratique du Congo fait office de deuxième poumon vert de la planète, après la forêt amazonienne. Une réserve chaque jour menacée par la déforestation artisanale, menée par des civils et des hommes armés, ou industrielle, pilotée par les firmes internationales ». On voit ici une photo de Mbengi mettant en scène une de ses créations et un costume qu'il a créé à l'occasion de *Kinshasa Chroniques*. L'image est du photographe Yves Sambu, co-fondateur du collectif kinois SADI (Solidarité des artistes pour le développement intégral).

Yannick Makanka Tungaditu, dit Yannos Majestikos

(né en 1988 à Kinshasa ; vit et travaille à Kinshasa)

Sapekologie téléportation (2017-2018)

Costume confectionné en tissu et en coques
d'arachides

Performance photographiée par

Sébastien Godret

Tirage numérique

Sapekologie riche mode pollution (2017-2018)

Performance photographiée par

Azgard Wenga Itambo

Tirage numérique

Avec l'aimable autorisation de l'artiste
et des photographes

« La RDC est en crise depuis des décennies.

Son territoire, ses villes et son peuple subissent les conséquences d'une situation politique, économique et écologique qui rend notre quotidien particulièrement compliqué. Ma démarche est profondément ancrée dans ce contexte. Je m'inspire de l'histoire du pays, de ses politiques catastrophiques et de la désorganisation générale qui en découle ». Le performeur Yannos Majestikos, fondateur en 2011 du collectif Sakana na art, introduit ainsi sa pratique lors d'un entretien avec la critique Anastasia Langu.* Au cœur de sa réflexion, l'environnement. Il s'élève contre l'extrême pollution des villes et contre la destruction de la nature au Congo aujourd'hui. Pour une série de performances auxquelles il donne le titre *Sapekologie*, il crée un costume entièrement couvert de coques d'arachides. Ainsi vêtu, l'artiste déambule dans les rues de Kinshasa, une traîne de plusieurs mètres balayant le sol sur son passage. L'œuvre vise un public de jeunes, auxquels Majestikos voudrait inculquer le respect de la nature et des matières écologiques. L'engouement de la jeunesse kinoise pour la sape (il en sera question plus loin dans l'exposition) lui sert ici de point d'entrée. Le costume est tout à la fois un clin d'œil aux élégantes tenues dont se parent sapeurs et sapeuses et un message à l'attention de ces derniers : un encouragement à se détourner de ce qui est artificiel et qui pollue, en faveur de produits naturels. Dans le même ordre d'idées, l'artiste confectionne un second costume fait de canettes brûlées et écrasées, dont on voit ici une photo. Le public ciblé par cette œuvre est double. Il s'agit, à nouveau, de la jeunesse, que Majestikos voudrait sensibiliser à la pollution que représentent les millions de canettes consommées à Kinshasa chaque année, et les grandes compagnies telle Coca-Cola, à l'origine de cette situation.

* <https://habarirdc.net/yannos-majestikos-performeur-engage/>



Anonyme

Vendeur d'œufs (2017)

Christian Bokondji

(né en 1991 à Kinshasa ;
vit et travaille à Kinshasa)

Un diable dans la rue (2016)

Fabrice Kayumba, dit Strombondoribo

(né en 1984 à Kisangani (RDC) ;
vit et travaille à Kinshasa)

Le diable est innocent ? (2015)

Corps diplomatique (2015)

Performances photographiées par

Renaud Barret

4 tirages numériques

Avec l'aimable autorisation des artistes
et du photographe



De 2014 à 2017, lors du tournage de *Système K*, un film sur la scène artistique *underground* de Kinshasa (2018), le réalisateur Renaud Barret prend de nombreuses photos de performeurs à l'œuvre dans les rues de la capitale. Parmi eux, des artistes qui se revendiquent en tant que tels et des hommes et des femmes qu'il identifie comme des « performeurs du quotidien ». On voit ici quatre portraits. Le premier, fait dans le quartier de Kasa-Vubu, montre un vendeur qui, sur sa tête, porte une tour de cartons d'œufs au sommet de laquelle virevolte un drapeau congolais. Semblable à un gratte-ciel – on croirait voir l'Empire State Building à Manhattan –, cet empilement fait penser aux travaux de l'artiste kinois Bodys Isek Kingelez (1948-2015), créateur d'extraordinaires maquettes de villes futuristes. Suivent trois photos d'artistes. Deux des performeurs, Christian Bokondji et Fabrice (dit Strombo) Kayumba, sont costumés en diables. Le premier, photographié dans le quartier de Lemba Terminus, porte un masque en plastique *made in China* ; le second (nous sommes ici à Lingwala), est coiffé de cornes d'antilope. Le quatrième et dernier portrait est également de Strombo Kayumba ; la photo a été prise à Lingwala. On l'y voit cagoulé, tel un barbouze, et tenant une plaque d'immatriculation.

Junior Mongongou, dit 10 Bureaux

(né en 1985 à Kinshasa ;
vit et travaille à Kinshasa)

Souvenirs (2018)

Costume confectionné en aluminium et

en cadrans de montres

Performance photographiée par

Dareck Tubazaya

Avec l'aimable autorisation de l'artiste
et du photographe

En mars 2017, deux envoyés de l'ONU sont assassinés alors qu'ils enquêtent sur l'existence de fosses communes dans la province du Kasai, au centre du pays. L'affaire est floue. Seul élément tangible : une montre avec GPS intégré. Preuve est faite de leur mort. De pièce à conviction, la montre se mue en symbole. Ce symbole, Junior Mongongou se l'approprie pour dire les millions de victimes de guerre que déplore la RDC. L'artiste s'interroge : sans indices comme cette montre GPS, quelles preuves, quelle comptabilisation de ces innombrables décès ? En réponse, il décide de créer une sorte de monument aux morts. Il en résulte le costume que l'on voit ici, qu'ornent des dizaines de cadrans de montres. Cliquetant, le performeur traverse la ville et le temps, questionnant la valeur que l'Histoire accorde aux êtres humains : si un homme meurt sans montre, aura-t-il droit à une histoire ? (Aude Bertrand)



Eddy Ekete

(né en 1978 à Kinshasa ;
vit et travaille entre Paris et Kinshasa)

Homme canette (2015)

Costume confectionné en canettes d'aluminium

Performance photographiée par

Anastasie Langu

Tirage numérique

Avec l'aimable autorisation de l'artiste
et de la photographe

Fait de plus de sept cents canettes usagées, l'*Homme canette* semble tout droit sorti des poubelles. Apparition futuriste ? Costume dansant folklorique ? Maître du désordre ? Doit-on en avoir peur, en rire ou plutôt lui accorder une sage attention ? Dans chaque ville où il passe – Strasbourg, Kinshasa, Paris, Stuttgart, Bruxelles, Leipzig, N'Djamena, Fort de France... – ce monstre dérange et se multiplie, constituant petit à petit une armée de créatures à son image. Il traverse l'espace urbain comme un tonnerre d'applaudissements : nos propres déchets nous divertissent. Ceux qui entendent le stopper échouent. La police veut l'arrêter ? Impossible de le menotter. Le détruire ? Il est déjà destruction. Le classifier ? Difficile. Homme ou femme ? Noir ou blanc ? Vivant ou mort ? Humain ou rebut ? Il déjoue

les dichotomies. Héritier de la logique des minkisi,* cet objet de pouvoir élaboré en 2007 puis recréé dans divers contextes, est source de catharsis pour ceux qui le croisent ».
(Aude Bertrand)

* Objets chargés, souvent de forme anthropomorphe, créés à des fins spirituelles.



Tickson Mbuyi

(né en 1988 à Kinshasa ;
vit et travaille à Kinshasa)

Batela lobi na yo (2018)

Costume confectionné de préservatifs
Performance photographiée par Nao Maltese
Tirage numérique
Avec l'aimable autorisation de l'artiste
et de la photographe



La critique Marynet J. Kwork présente ainsi la performance *Batela lobi na yo*. « Le costume est composé de multiples préservatifs que Tickson Mbuyi s'est procuré dans des points de distribution de la ville. Il recouvre entièrement le corps de l'artiste. L'humain s'efface. Aussi effrayante que fascinante, la sortie de cette entité sans visage fait sensation. Lorsque l'« homme capote » se met en marche, ses mouvements sont rendus tout à la fois fluides et tactiles par les ondulations du latex. En lingala, *Batela lobi na yo* signifie « prévenir ton avenir ». Il s'agit d'un message au moyen duquel l'artiste souhaite « conscientiser la population », l'amener à réfléchir aux grossesses non désirées, aux MST. Comme un second épiderme, le costume confine le performeur tout en le préservant. L'endosser, c'est faire face aux agressions que la société exerce sur les corps ».

**Performances lors du festival KinAct :
Rencontre internationale de performeurs**
(2015, 2017, 2018), Vidéo (14'51)
Avec l'aimable autorisation des artistes
et de KinAct

KinAct est une rencontre internationale de performeurs qui a lieu tous les ans pendant six semaines dans les rues de Kinshasa. Chaque facette de son identité questionne la position de l'artiste dans la société, à l'échelle internationale, nationale ou encore interne à la rencontre. De façon itinérante, artistes kinois et invités internationaux intègrent un quartier et, s'alliant aux structures culturelles locales, déploient une programmation artistique d'une durée de trois jours. Ils y proposent des ateliers pour enfants le matin, des performances l'après-midi et concluent par un temps d'échanges, de projections et/ou de concerts le soir. Kinshasa, ville monde, dite tout à la fois « Kin la Belle » et « Kin la poubelle », est un terrain hypersensible où l'attention de chacun doit être aiguisée. L'immatériel y est peuplé de codes, signés dans les gestes, les langues, les objets, le numérique. Se mouvoir dans cet espace relève de ce que l'écrivain Jean Bofane nomme les « mathématiques congolaises », programme viral kinois. Dans la rue à Kinshasa, rien n'est laissé au hasard : un performeur doit savoir qu'il est producteur de signes. Cette hypersensibilité collective offre une profondeur de champ inédite à l'artiste qui s'y risque. Le public est idéal : fin observateur et critique. Que ce soit sur le plan individuel ou collectif, Kinshasa exige une capacité d'innovation constante. L'ouverture aux scènes contemporaines internationales qu'offre *KinAct* crée des collaborations particulièrement fortes dans ce contexte chargé. Invitation à l'impossible, saisie collective du réel, *KinAct* est une expérience de création, d'invention et de partage qu'il est nécessaire de poursuivre.
(Aude Bertrand, co-fondatrice de *KinAct*)

Cette vidéo montre des extraits de performances filmées lors de *KinAct*.
Parmi ces performances :

Eddy Ekete

(né en 1978 à Kinshasa ;
vit et travaille entre Paris et Kinshasa)
Repas spirituel (2017)



L'insalubrité règne à Kinshasa : elle affecte les mains, le visage, les pieds, les poumons et les gorges comme la poussière. Elle s'incruste dans les casseroles et sur les cuillères. Comment manger dans cette atmosphère ? Les voitures fument et les mouches prolifèrent.

Le manque de moyens ne permet pas de se protéger efficacement. Au milieu des véhicules, sur une route dégradée et tapissée de déchets, Eddy Ekete s'installe seul à une table portant un masque à gaz sur le visage et des gants sur les mains. Doucement, invitant le spectateur à observer un rythme plus lent que celui de la ville qui l'entoure, l'artiste dépiaute quelques fruits. Il en porte certains à sa bouche, les introduit dans le masque ; d'autres sont distribués à qui en veut. Les fruits partent vite. A Kinshasa, à défaut d'être alimentaire, le repas le plus important de la journée est spirituel. Le peu de nourriture disponible se bat avec l'excès de pollution : si l'esprit n'est pas fort, le corps seul perdra la bataille.
(Aude Bertrand)

Flory Anass Sinanduku

(né en 1983 à Kinshasa ;
vit et travaille à Kinshasa)

Vie après une autre vie (2017)

Pour concevoir le costume de *Vie après une autre vie*, Flory Anass Sinanduku a récupéré et cousu les unes aux autres de nombreuses babouches en plastique. Fait d'un matériau dont la durée de vie est plus longue que celle des êtres humains qui le portent, mais fragile, cassable, ce genre de soulier est souvent jeté. Pour l'artiste, cet abandon de l'objet est pareil à « une personne qui meurt mais qui continue sa vie là où elle est ». Les babouches sont autant d'empreintes laissées sur terre par ceux qui les ont portées. « Lorsque nous mourrons, nous ne mourrons pas pour de bon ; il y a des trajectoires qui vont rester ». Ces trajectoires, c'est nous qui les traçons, mais souvent la peur de la mort nous amène à piétiner dans notre cheminement. Dans l'entraide réside la force de surmonter cette peur. Les multiples paires de babouches dont est confectionné le costume sont l'expression de cet agir ensemble.
(Marynet J. Kwork)



Junior Mongongou, dit Dix Bureaux

(né en 1985 à Kinshasa ;
vit et travaille à Kinshasa)

Flory Anass Sinanduku

(né en 1983 à Kinshasa ;
vit et travaille à Kinshasa)

Monoko ya sika (2015)



En 2015, la ville de Kinshasa reçoit des fonds de l'Union européenne pour assainir et améliorer la condition de ses canalisations. Rien n'est fait. La population se révolte, exhibant des tuyaux détruits. Face à cette situation, les artistes Junior Mongongou et Flory Anass Sinanduku proposent *Monoko ya sika*, « une nouvelle manière de s'exprimer ». Bidon vide en guise de tête et robinet à l'endroit du sexe, l'un est costumé en « eau » ; il fait éclater sur son corps des sachets d'eau du genre qu'on achète dans la rue pour se désaltérer. L'autre, « électricité », a sur la tête un téléviseur cassé, une ampoule à la place du sexe et un interrupteur sur le cœur, que les passants sont invités à allumer et à éteindre. Tous deux sont couverts de ruban adhésif – bleu et blanc pour l'un, rouge et blanc pour l'autre. Ensemble, ils déambulent, s'arrêtent, posent en pleine rue tels des sapeurs, forçant voitures et motos à les contourner. Et s'interrogent : « Est-ce que des hommes peuvent être à eux seuls des producteurs de ressources ? »
(Aude Bertrand)

Widjo Wiyombo

(né en 1986 à Kinshasa ;
vit et travaille à Kinshasa)

Marionnettes



« Histoire... ? Annoncée !!! » répondent en cœur les enfants. C'est ainsi que commencent les spectacles de marionnettes de Widjo Wiyombo. Depuis 1999, l'artiste sillonne Kinshasa avec ses marionnettes :

Ali-Foreman, Odama la femme africaine, Okada globe de lumière, Wako bilele le crocodile... Faites en argile, en papier mâché et en vêtements recyclés, elles transmettent un patrimoine culturel immatériel fort à travers leurs danses, contes et chants. Chaque matin, les marionnettes de Wiyombo réveillent les quartiers où KinAct est présent. Après cette introduction débutent des ateliers pédagogiques : rencontres avec les enfants autour du théâtre, du dessin, de la peinture, autour de la construction de marionnettes et du traçage de calligraphies traditionnelles. Les enfants accueillent à bras ouverts les artistes qui viennent travailler avec eux, et deviennent leurs porte-parole dans la cité. A cet aspect de sa programmation, KinAct accorde une attention toute particulière.
(Aude Bertrand)

Mega Mingiedi

(né en 1976 à Kinshasa ;
vit et travaille à Kinshasa)

Eric Androa Mindre Kolo

(né en 1985 à Aru (RDC) ;
vit et travaille à Strasbourg)

Ciboulette & poisson

Performance lors du festival Urban Scénos
Ouakam-Dakar (2013)

Vidéo (7')

Avec l'aimable autorisation des artistes
et du festival Urban Scénos

Deux artistes venus de Kinshasa traversent le quartier de Ouakam, à Dakar. L'un porte une tunique de petits poissons, l'autre une tunique de ciboulette. Une chèvre les accompagne. Leur performance pointe un état de fait contre lequel les artistes s'érigent. Alors que l'Afrique regorge de ressources naturelles, animales comme végétales, la faim règne en bien des endroits. Ce n'est pas un hasard, ni une fatalité, expliquent-ils. La chose est intimement liée à la violence d'un système économique qui favorise les nantis, à l'échelle du continent comme à l'échelle globale. Système, aussi, qui ne soutient pas les économies dites « informelles », qui pourtant concernent la majorité de la population dans des villes comme Kinshasa ou Dakar. Système, enfin, qui ne se préoccupe en rien de l'écologie – des mers, des forêts.



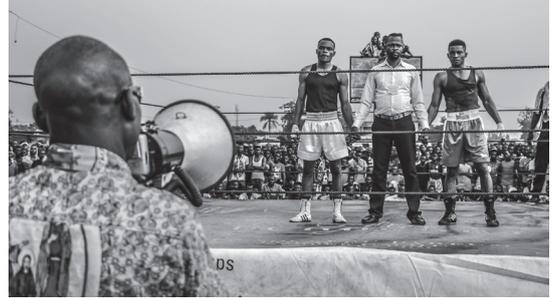
Dareck Tubazaya

(né en 1985 à Kinshasa ;
vit et travaille à Kinshasa)

Kin sport (2017)

4 tirages numériques

Avec l'aimable autorisation de l'artiste



Le sport occupe une place centrale dans la cité. D'un bout à l'autre de Kinshasa, des athlètes s'entraînent, souvent dans des conditions difficiles. Les photos de Dareck Tubazaya racontent le rôle clé que jouent le football et la boxe dans la vie de tous les jours. Le choix de l'artiste se porte expressément sur le quotidien. Ce ne sont pas les lieux phares de la capitale – le Stade des martyrs pour le foot, le Shark club pour la boxe – qui attirent son regard, mais la rue, les rings de fortune, les gradins délabrés. Un match de foot disputé par des enfants sous la pluie, présentation au public de deux boxeurs qui s'apprêtent à s'affronter, supporters en attente : tels sont ses sujets, photographiés avec une attention toute particulière à la tension des corps, au détail des visages, à l'anticipation dans les regards.

Widjo Wiyombo

(né en 1986 à Kinshasa ;
vit et travaille à Kinshasa)

Ali-Foreman (2016)

Paire de marionnettes confectionnées
en papier mâché et en tissu

Avec l'aimable autorisation de l'artiste



30 octobre 1974, 4 heures du matin. Au Stade du 20 mai, dans le quartier de Matonge, Muhammad Ali et George Foreman s'affrontent dans le combat du siècle. Le monde entier a les yeux rivés sur Kinshasa. On redoute un carnage : Foreman est plus jeune et plus fort ; Ali, interdit de ring aux États-Unis pour trois longues années après avoir refusé de combattre au Vietnam, n'est pas au top de sa forme. Mais Ali déploie une tactique à laquelle personne ne s'attendait. Dos aux cordes, il épuise Foreman, qui tombe KO dans le huitième round.

Ali est sacré champion du monde poids-lourds. Sans doute l'événement le plus célèbre de l'histoire du sport, à Kinshasa le match Ali-Foreman est resté gravé dans les mémoires. Hommes, femmes, enfants, toutes générations confondues, en connaissent le déroulé. Musiciens, dramaturges, écrivains et peintres en traitent dans leurs œuvres. Le marionnettiste Widjo Wiyombo, réputé pour la force et l'humour de ses spectacles, n'est pas en reste. Il présente ici un Ali paré des couleurs de l'Afrique – noir, rouge, vert et jaune – et un Foreman en rouge-blanc-bleu, les couleurs du drapeau américain. C'est qu'Ali, pour Kinshasa et bien avant sa victoire, était l'homme du moment : le champion du peuple et du continent tout entier.

Rek Kandol

(né en 1985 à Kinshasa ; vit et travaille à Kinshasa)

9ème round (2008)

30 tirages numériques

Avec l'aimable autorisation de l'artiste



Dans le Stade Tata Raphaël, où s'est déroulé le célèbre match Ali-Foreman (il s'appelait alors Stade du 20 mai), tous les jours des dizaines de jeunes boxeurs – hommes et femmes issus de quartiers défavorisés – s'entraînent. Ils consacrent des heures à l'échauffement, à la course, au sparring, sous le regard attentif de coaches qui espèrent découvrir le nouvel Ali. Rek Kandol a passé des semaines avec eux, photographiant leurs moindres gestes, leurs expressions, leurs temps de repos. Il en sort une série d'images fortes qui disent tout à la fois la beauté et la cruauté du sport qu'ils pratiquent et l'espoir que celui-ci représente pour une jeunesse victime d'une économie ravagée.



* Amani Bodo

Yves Sambu

(né en 1980 à Kinshasa ; vit et travaille à Kinshasa)

Vanité apparente (2012)

4 tirages numériques

Avec l'aimable autorisation de l'artiste



* Janet MacGaffey et René Bazenguissa-Ganga, Congo-Paris: *Transnational Traders on the Margins of the Law*, Bloomington, Indiana University Press and Oxford, James Currey, 2000, p. 3.

Culte du paraître* centré sur le port d'onéreux vêtements haute couture, la SAPE congolaise (ou Société des ambianceurs et des personnes élégantes) a fait couler beaucoup d'encre. Pour certains observateurs, il s'agit d'une pratique fondamentalement contestataire : hommes (et, dans une moindre mesure, femmes) se mettant en scène pour exprimer leur refus du statut subalterne que leur impose l'ordre établi. Pour d'autres, il s'agit au contraire d'une inféodation à ce même ordre. Aux yeux d'Yves Sambu, la sape est un art à part entière, qu'il revendique en tant que patrimoine immatériel kinois et plus largement congolais. Ses photos, prises lors d'importants événements – concours de mode, funéraires –, campent les sapeurs en figures héroïques de l'espace urbain. Le corps paré et posant y est l'expression d'un puissant être au monde. De toute évidence, il est question ici de bien plus que d'orgueil seul ; d'où le titre de la série dont sont extraites ces quatre images : *Vanité apparente*.

Amani Bodo

(né en 1988 à Kinshasa ; vit et travaille à Kinshasa)

Sapeur kitendi (2017)

Acrylique sur toile, 139x99,5 cm

Avec l'aimable autorisation de l'artiste et grâce à l'intermédiaire de la galerie Angalia

Dans une peinture intitulée *Tout est tracé* (2015), Amani Bodo se met en scène tirant un pousse-pousse chargé de toiles et de tubes d'acrylique sous l'œil de grandes figures de l'art congolais – Chéri Samba, Chéri Chérin, et, surtout, son propre père, le célèbre peintre Pierre Bodo (1953-2015). C'est que l'artiste, qui vend sa première œuvre à l'âge de seize ans, est éminemment conscient de sa place dans l'histoire de l'art kinois. Connu d'abord pour une production figurative à forte teneur onirique, depuis quelques années il s'intéresse à la sape, sujet récurrent pour son père également. La pose du sapeur que l'on voit ici, semblable à un pas de danse, est caractéristique de l'œuvre d'Amani Bodo. Il en va de même de l'aspect moucheté du sol, auquel l'artiste donne le nom de *mwangisa* (« asperger » ou « arroser » en lingala) et que l'on trouve dans tous ses tableaux.

M'Pambu Bodo Bodo, dit Bodo Fils

(né en 1974 à Kinshasa;
vit et travaille à Dijon)

Sapeur élégance (2018)

Acrylique sur toile, 80x120 cm

Avec l'aimable autorisation de l'artiste



Bien qu'issus du même atelier kinois – celui de leur père, Pierre Bodo –, les artistes Bodo Fils et Amani Bodo travaillent dans des styles très différents. Les images de sapeurs qu'ils nous proposent ici ne se ressemblent en rien. Dans son approche du corps, Amani vise le réalisme ; son frère opte pour une esthétique plus proche de la bande dessinée : les volumes sont aplatis, mains et pieds, comme dans une caricature, prennent une place démesurée. L'illusion de profondeur chez le premier le cède chez le second à une absence quasi-totale de perspective. Chez l'un, les couleurs – jaune citron, vert pistache, bleu roi – sont vives ; chez l'autre – gris foncé, bleu pétrole, bordeaux – elles sont comme orageuses. Il résulte de ces divergences deux visions de la sape, l'une légère, amusante, l'autre laissant entrevoir un élément de tension.

Jean-Christophe Lanquetin

(né en 1963 à Strasbourg ;

vit et travaille entre Paris, Strasbourg et Dakar), en collaboration avec Daouda Mputu, Didier Mbonza, Gantine, Dédé « Forme » Toutankhamon, Betty Betimolo et Jules Msawa

Sans titres (2006-2009), Série A Daouda

6 tirages numériques

Avec l'aimable autorisation de l'artiste



Scénographe de *Kinshasa Chroniques*, Jean-Christophe Lanquetin a travaillé dix ans entre la France et le Congo, notamment dans le cadre d'un échange liant la Haute école des arts du Rhin (Strasbourg) et l'Académie des beaux-arts de Kinshasa. Comme beaucoup d'étrangers,

il a vite été fasciné par la sape. Tout aussi vite, cependant, il a dû se rendre à l'évidence : photographier les adeptes de ce mouvement sans tomber dans l'exotisme représente un véritable défi. Déterminé à éviter cet écueil, il œuvre de concert avec les sapeurs qu'il photographie. Avant d'être ses sujets, elles et ils sont ses collaborateurs. Les shoots ne sont qu'un aspect de leur travail en commun. Aussi importants sont les moments de convivialité auxquels ils donnent lieu : longues discussions en amont, séances de restitution des images, exposition des photos dans des bars de quartier puis, lors du festival *Scénographies urbaines* (2007), co-organisé avec le collectif Eza Possibles, en extérieur et à taille humaine dans les rues où elles ont été prises. Pour Lanquetin, le choix de montrer ici ces travaux n'a rien de simple. Faits d'abord à l'attention d'un public kinois, dans l'environnement clos et feutré d'un musée européen ils courent le risque d'être pris pour précisément ce dont ils se défendent. Il y va pour l'artiste à la fois d'une mise en péril et d'un réel pari : celui de transcender le poncif.

Francklin Mbungu

(né en 1972 à Kinshasa ;

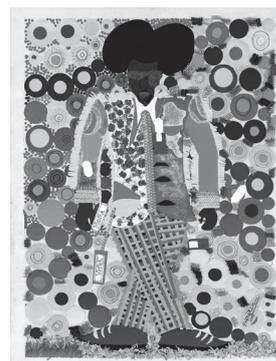
vit et travaille à Kinshasa)

Sapeurs, Sapeur Francklin, Nakotika yo te (2018)

Technique mixte sur toile, 90x110 cm, 100x120 cm, 100x120 cm

Avec l'aimable autorisation de l'artiste
et de Sébastien Godret

La très grande majorité des artistes dont les œuvres sont présentes dans cette exposition a étudié à l'Académie des beaux-arts de Kinshasa. A cet égard, Francklin Mbungu fait figure d'exception. Sur de nombreux sites Internet, il est présenté comme autodidacte. L'appellation peut porter à confusion. S'il n'a pas suivi les cours de l'Académie, Mbungu connaît cependant, et en profondeur, la scène de l'art urbain congolais. Fils d'antiquaire, avant de se lancer dans l'art lui-même il est agent d'artiste et, de ce fait, côtoie de nombreux peintres. La création l'appelant, il se tourne, cependant, non pas vers la peinture, mais vers le collage. A l'aide de ciseaux et de lames de rasoir, il découpe en fines lamelles et en franges du papier de couleur qu'il fixe sur des supports en toile. Cette technique, dont il se revendique le seul praticien de la ville, lui permet de créer des scènes d'une remarquable densité tant visuelle que tactile. Parmi ses sujets de prédilection, comme on peut le voir ici : sapeurs et musiciens vêtus d'élégants habits aux coloris exubérants.



Jean Bosco Mosengo Shula, dit Shula

(né en 1959 à Nioko (RDC) ;
vit et travaille à Kinshasa)

Triptyque : Kin méli-mélo (2018)

Acrylique sur toile, 139x120 cm ; 139x120 cm ;
120 x 120 cm

Avec l'aimable autorisation de l'artiste



La vie de Kinshasa est rythmée par la musique. Rumba, soukous, ndombolo, rap, électro-tradi, hymnes chrétiens : la bande-son est multiple et omniprésente. Mosengo Shula montre ici les principaux espaces où elle se déploie dans la cité : terrasses de bars, pistes de danse, églises. Dans ce triptyque, on remarque des touches caractéristiques de son œuvre : critique sociale (un pasteur arrache la blouse d'une femme qui prie, les bras levés au ciel, tandis que des paniers d'offrandes déversent à même le sol dollars et francs congolais) ; fascination pour la technologie et le numérique (clés USB, prises et mini-jacks s'avancent, telles des tentacules, vers un couple en liesse). Ensemble, les trois tableaux constituent un clin d'œil à l'histoire de la peinture populaire congolaise. On y entrevoit des références à la scène musicale kinoise telle que dépeinte par le célèbre Moke (1950–2001), auprès de qui Shula découvrit sa vocation quand il avait à peine quinze ans ; par Chéri Chérin (1955–), dont les boîtes de nuit éclairées de stroboscopes trouvent un écho ici ; par JP Mika (1980–), à l'affiche duquel, pour l'exposition *Beauté Congo* (2015), Shula nous renvoie avec humour.

Faustin Linyekula

(né en 1974 à Kisangani (RDC) ;
vit et travaille entre Kisangani et Lisbonne)

More more more ... future (2008)

Opéra ndombolo rock
Captation vidéo (1:28:02)

Avec l'aimable autorisation de l'artiste

Le chorégraphe Faustin Linyekula parle ainsi de sa pièce *More more more ... future* : « Fille bâtarde de la rumba, des rythmes traditionnels, des fanfares des dimanches à l'église et du funk, le ndombolo déverse des trésors d'énergie lors de morceaux sans fin... Pourquoi ne pas utiliser l'énergie extraordinaire des guitares et des voix, non pour entretenir des rêves aussi minces que les mouchoirs en papier bas de gamme vendus dans les

rues de Kinshasa et qui se désagrègent sur les fronts en sueur, mais pour dire les difficultés, les impasses, les erreurs, le bien pauvre legs de nos pères... Je pense à l'énergie des mouvements punks dans l'Europe ou les États-Unis des années 70 et 80... Comment des jeunes se sont emparés de la musique pour tout casser dans une société décrétée sans futur... Difficile pour nous de refuser un futur que nous n'avons jamais eu, difficile de casser encore plus notre tas de ruines, mais juste rêver les pieds dans la terre, construire sur ces ruines un peu plus de futur ».



Roger Kangudia

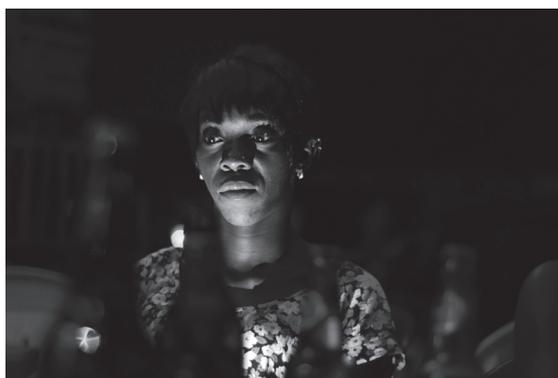
(né en 1977 à Kinshasa ;
vit et travaille à Kinshasa)

Les invités (2018), Série **Terrasses**

8 tirages numériques

Avec l'aimable autorisation de l'artiste

Nuit. Déambuler dans la cité, s'arrêter, s'asseoir à une terrasse, commander une bière. Puis écouter. La musique est partout. Elle grailonne, grésille, crépète : les enceintes sont soufflées. On s'entend à peine. Pendant la saison pluvieuse, la densité des décibels se mêle à celle de l'air et il en résulte une atmosphère très particulière. Violet, bleu nuit, vert bouteille : les tonalités des photos de Roger Kangudia racontent cette densité. Une sensation de solitude se dégage des images. Autour des femmes et des hommes portraiturés, dans la pénombre, on distingue des personnes qui se parlent. Les sujets du photographe, eux, sont silencieux. Comme si la musique s'était une seconde arrêtée avant de reprendre de plus belle, tonitruante.



Renaud Barret

(né en 1970 à Neuilly-sur-Seine ; vit et travaille entre Paris et Kinshasa), en collaboration avec Lady Aisha ; Bebson de la Rue ; Love Lokombe et Maray Marisa, du groupe Kokoko ! ; Coco Ngambali, Sage Matuzolele, R9 Mulodi et Théo Ntsivuidi, du groupe Mbongwana Star.

Portraits de musiciens (2014-2017)

Diaporama de 22 photos

Avec l'aimable autorisation de l'artiste et des musiciens

Dans la cité, depuis 2005, Renaud Barret travaille avec musiciens et performeurs. De cette collaboration sont issus plusieurs films, certains réalisés avec Florent de la Tullaye, d'autres en solo : *La danse de Jupiter* (2006), *Benda Bilili !* (2010), *Système K* (2018)...

Lors de séances d'enregistrement, en tournage, Barret alterne entre caméra vidéo et appareil photo. A l'œuvre sur *Système K*, il photographie des rappeurs, des slameurs, des compositeurs de musique électro-tradi. Parmi eux, l'inclassable Bebson Elemba – de son nom de scène Bebson de la Rue et BBS pour les intimes –, chanteur, guitariste, génial inventeur d'instruments et sampler sans pareil, plasticien, performeur, poète. Dans plusieurs images ici, on voit Bebson manipulant, dans un invraisemblable fatras de fils électriques, synthétiseur, platine CD et talk box de son invention. Les photos ont été prises dans sa base avenue Kato, au quartier Ngwaka. Autres portraits, du groupe Kokoko ! notamment, autres instruments : le « Jésus crise », la « guitare moustique », le « par bateau ». Tous sont créés à partir d'objets de récupération – boîtes de lait en poudre et de concentré de tomates, épaves de machines à écrire manuelles, cornes de buffle et carapaces de tortue, le tout articulé à des bouts de bois et agrémenté de cordes de guitare ou de tuyaux de plastique. A l'écoute, amplifiée, la sonorité est décapante : de l'électro, mais en mieux, et gonflé à bloc.



Wilfried Luzele, dit Lova Lova

(né en 1989 à Kinshasa ; vit et travaille à Kinshasa)

Tam-tam (2015)

Clip vidéo (4'17)

Fabrice Kayumba, dit Strombondoribo

(né en 1984 à Kisangani (RDC) ; vit et travaille à Kinshasa)

Lokoso (2017)

Clip vidéo (3'52)

Yolande Ngoy, dite Orakle

(née en 1981 à Kinshasa ; vit et travaille à Kinshasa)

Mon chez moi Kinshasa (2018)

Enregistrement audio

Jean-Benoît Bokoli, dit Micromega

(né en 1984 à Kisenge (RDC) ; vit et travaille à Kinshasa)

Kin doc (2018)

Enregistrement audio

Kongo Astronauts @ Pan African Space Station, feat Bebson de la Rue, Strombo Kayumba, Didje Angleterre, Village Papa Nyangombe, Lova Lova et Michel Ekeba

Kinshasa au bord du présent (2015)

Enregistrement audio

Avec l'aimable autorisation des artistes et de Pan-African Space Station

A juste titre, la rumba congolaise est célèbre à travers le monde. Les grands du genre, comme ceux du ndombolo, sont écoutés d'un bout à l'autre de la planète. Bien que la donne commence à changer, le rap kinois est moins bien connu. Et si ses grands à lui – les superbes Baloji et Lexxus Légal, pour ne citer qu'eux – font un carton de New York à Jakarta, du rap de la cité on entend peu parler. Et pourtant. Produit à l'arraché, avec les instruments du bord dans des studios de fortune, il décape. Chroniquer Kin sans lui donner sa place semblait impossible. Mieux, on a voulu qu'il soit ici à l'honneur. D'où les clips et les bandes audio qu'on rencontre dans cette section consacrée à la musique : Lova Lova, mi-rap, mi ragga, sur le souvenir du KO de Muhammad Ali ; Strombo Kayumba – Strombondoribo pour ses fans – à l'assaut du *lokoso* (« égoïsme » en lingala) ; Orakle et Micromega au slam ; Michel Ekeba qui nous rappelle « qui tue par la langue périt par la langue ».

Sammy Baloji

(né en 1978 à Lubumbashi (RDC) ; vit et travaille entre Bruxelles et Lubumbashi)

Affiches chinoises (2016)

Installation multimédia – photomontage et vidéo (6'47)

Avec l'aimable autorisation de l'artiste et de la galerie Imane Farès

Pauvreté, déglingue, délestages, mais aussi déploiement de richesses frisant l'obscène, Kinshasa est tiraillée entre misère et opulence. On pourrait s'en tenir là, n'évoquant qu'une économie des extrêmes. On n'aurait pas entièrement tort. A la violence du système colonial est venue s'agréger celle de dirigeants postindépendance inféodés au grand capital et la ville s'en est trouvée ravagée. N'empêche, il est d'autres histoires qu'il importe de raconter. Si une classe moyenne peine à se développer (en 2015, pour le Congo tout entier elle ne représentait que 10 à 12% de la population), il reste qu'elle existe bien. Penser l'économie de Kinshasa implique qu'on la prenne en compte et, avec elle, les imaginaires qu'elle suscite. Sammy Baloji s'y emploie. Depuis plusieurs années, il collectionne des affiches *made in China*, représentations de demeures bourgeoises de toutes pièces inventées, dont les Kinois aux revenus modestes décorent leurs intérieurs. Il en propose ici un vaste patchwork, photomontage d'images oniriques où se côtoient roses bonbon, jaunes acidulés et bleus turquoise. Une vidéo accompagne l'œuvre. C'est une publicité pour l'incarnation même du rêve bourgeois : la Cité du fleuve, projet de ville satellite hypermoderne qui, loin du vacarme, de l'encombrement et de la pollution, se targue d'offrir à une petite élite un refuge doré. Ensemble, affiches et vidéo disent le rêve de millions de Kinois – celui d'intégrer la classe moyenne – et la réalité, dont ils sont parfaitement conscients, qu'ils n'y accéderont sans doute jamais.



Georges Makaya Lusavuvu

(né en 1969 à Kinshasa ; vit et travaille à Kinshasa)

Triptyque sans titre (2018)

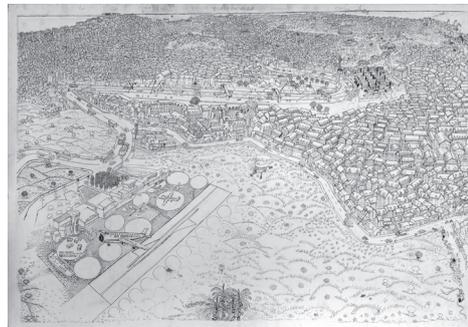
Stylo bille sur papier

100x100 cm, 100x100 cm, 100x100 cm

Avec l'aimable autorisation de l'artiste et de Sébastien Godret

Kinshasa fait rêver ses artistes. Peintres, dessinateurs, photographes, sculpteurs, cinéastes imaginent la capitale congolaise telle qu'elle pourrait être si les fonds

nécessaires étaient débloqués pour faire d'elle une ville à la hauteur des ambitions de ses habitants. Pour Georges Makaya Lusavuvu, il s'agirait d'une ville ordonnée, où, côte-à-côte, se déploieraient gratte-ciel flambant neufs et coquettes maisons, autoroutes tout droit sorties d'un film de science-fiction et rues ponctuées de jardins maraîchers. C'est de cette Kinshasa-là qu'il traite dans des dessins au stylo-bille qui marient onirisme et espoir, possibles et projections futuristes.



Emani Koto Eko

(né en 1989 à Kinshasa ; vit et travaille à Kinshasa)

Kin TV (2017)

9 tirages numériques

Avec l'aimable autorisation de l'artiste

Dollars échangés contre de véritables briques de francs congolais ; billets passant d'une main à l'autre ; taux de change suivis de multiples zéros inscrits à la craie sur une ardoise ; piles, ballots et stocks de marchandises : à la télévision passent en boucle des images qui racontent la vie économique de la ville. Ces images, Emani Koto Eko s'en empare pour les détourner. Il photographie feuillets et flashes info, puis incruste dans les clichés qui en résultent faux titres et paroles imaginées : *A moi TV*, *Paradis TV*, *OPEP+* ; *Article 15* (en argot kinois, « débrouillez-vous ») ; *Famille mbongo* (« argent » en lingala), *R. Te. Ka* (double référence à la chaîne d'État, la RTNC, et, en lingala toujours, au verbe vendre)...



Sébastien Godret

(né en 1971 à Sens ; vit et travaille à Dijon)

Sans titre (2018)

3 tirages numériques

Avec l'aimable autorisation de l'artiste

L'économie au jour le jour à Kinshasa se pratique en deux devises : pour les petits achats, le franc congolais et pour le reste le dollar. Pour un billet vert, compter plus de 1600 CDF. Le change se fait hors les banques, chez des cambistes installés à même le trottoir.



Maurice Mbikayi

(né en 1974 à Kinshasa ;

vit et travaille à Cape Town)

Web Jacket (2015)

Vidéo (9')

Avec l'aimable autorisation de l'artiste
et de Gallery MOMO



Dans les halls de luxueux hôtels, dans les bureaux hyper-climatisés de la Gombe, quartier huppé du centre-ville, des affaires sont traitées qui se chiffrent en centaines de millions de dollars, d'euros et de renminbi. Le premier secteur concerné est celui des métaux précieux. Métaux moteurs du boom technologique qui caractérise notre début de troisième millénaire ; sans eux, point de smartphones, d'ordinateurs, de missiles ou de fusées. L'œuvre de Maurice Mbikayi – vidéo, photo, performance, installation – s'interroge sur la violence dont ce boom est porteur au Congo et ailleurs en Afrique : mineurs travaillant dans des conditions abjectes, extraction à l'origine d'interminables conflits armés, environnement ravagé par l'exploitation minière et le dumping de déchets électroniques, fuite de capitaux... La vidéo *Web Jacket* met en scène l'artiste vêtu d'une camisole de force faite d'e-waste – touches et câbles d'ordinateurs usagés. Cet habit en rappelle un autre créé par Mbikayi, ample cape faite de touches d'ordinateur noires auquel il donne le titre *e-Munkishi* (2015) (*munkishi* signifie « esprit » en langue luba) et dont il écrit qu'il représente le pouvoir de l'Internet sur nos vies.

Géraldine Tobe

(née en 1992 à Kinshasa ;

vit et travaille à Kinshasa)

Influence des églises sur la population (2017)

Technique : fumée sur toile

120x80 cm ; 120x97 cm

Avec l'aimable autorisation de l'artiste

Fillette, Géraldine Tobe est accusée de sorcellerie. La chose a un contexte bien particulier. Dans la seconde moitié des années 1990 et au début des années 2000, période marquée par une terrible crise économique, politique et sociale, Kinshasa connaît une explosion d'accusations de sorcellerie. Visés en particulier alors que se désagrègent les structures familiales, violemment éprouvées : les enfants. Cette expérience aura un impact profond sur le travail artistique de Tobe. Alors qu'elle est étudiante à l'Académie des beaux-arts de Kinshasa, elle développe une pratique qui, tant du point de vue thématique que de la technique, se donne pour but d'explorer des territoires spirituels complexes. Cultes rendus aux ancêtres et au Dieu chrétien, histoire de l'Église catholique au Congo, croyances liées à l'envoûtement : la religion – ou plutôt les religions – en est/sont un leitmotiv. Crânes, croix, mains désincarnées souvent marquées de stigmates, personnages ressemblant à des ectoplasmes peuplent les toiles de l'artiste. A travers ces éléments, Tobe questionne les liens entre êtres humains et monde des esprits. Le rôle des Églises dans ce cadre est un sujet récurrent, comme en témoigne le titre de la série à laquelle appartient les deux œuvres que l'on voit ici. Rôle ambigu, explique-t-elle, tout à la fois constructif (action positive de la doctrine catholique face à l'égoïsme des politiciens) et destructeur (démantèlement de religions précoloniales, et de ce fait de structures sociales entières, par des missionnaires dépêchés par le pouvoir belge). La technique déployée pour donner corps à ces considérations est elle-même profondément influencée par les pratiques spirituelles. L'artiste travaille la toile avec la flamme d'une lampe à pétrole, flamme qui rappelle l'usage des cierges et de l'encens dans les messes et dans les exorcismes, tant catholiques que protestants.



Aicha Muteba Makana

(né en 1988 à Kinshasa ;
vit et travaille à Kinshasa)

Ma foi (2018)

Performance photographiée par Barry Modi

4 tirages numériques

Avec l'aimable autorisation de l'artiste
et du photographe



Aicha Muteba Makana explique que la foi chrétienne est le socle de son travail. En quête d'inspiration, il s'en remet à Dieu à travers des prières journalières. En 2008, à l'occasion d'un atelier organisé par le collectif d'artistes Eza Possibles et mené par le photographe franco-algérien Bruno Boudjelal, il décide d'explorer cet aspect de sa pratique à travers une performance qu'il intitule *Ma foi*. Dix ans plus tard, il performe à nouveau *Ma foi*, accompagné du photographe kinois Barry Modi, qui en fait les clichés que l'on voit ici. Sur fond de tissu écarlate, référence au sang du Christ et à la force de la dévotion de l'artiste, se détachent des images saintes, une statuette de la Vierge, un long chapelet. Des bougies blanches éclairent la scène. Leur lumière symbolise simultanément Créateur et créateur, celui qui donne la vie et l'inspiration et celui qui les reçoit.

Éric Androa Mindre Kolo

(né en 1983 à Aru (RDC) ;
vit et travaille à Strasbourg)

Absence (2018)

Installation – cercueil, fleurs artificielles, écran vidéo, 30 tirages numériques, 320 x 350 cm

Avec l'aimable autorisation de l'artiste

« A l'âge de quatre ans, j'ai perdu mon père. En conséquence, ma sœur et moi avons dû quitter ma mère et notre ville natale d'Aru, dans la province d'Ituri, pour aller vivre avec notre oncle paternel à Kinshasa. Je garde un souvenir très vif des obsèques de mon père, souvenir qui a été renforcé par les nombreuses occasions où, enfant, à Kin, j'ai assisté à des funérailles. L'installation que l'on voit ici met en scène ces souvenirs et d'autres encore. A travers elle, je tente de répondre à des questions, pour moi, lancinantes : comment peut-on penser les morts ? Comment les évoquer ? Les immortaliser ? Il ne s'agit pas ici d'une mort en particulier, mais de multiples décès : celui de mon père, bien sûr, mais aussi celui d'autres membres de ma famille (mon grand-père, ma grand tante), d'amis, de personnes dont j'ai entendu parler mais que je n'ai pas eu l'occasion de rencontrer – musiciens, religieux, hommes politiques... L'œuvre prend la forme d'une

chapelle ardente revêtue d'étoffes. On y trouve un cercueil orné de fleurs artificielles et équipé d'un écran vidéo. Sur l'écran passent en boucle des images dans lesquelles on me voit, 31 ans après la disparition de mon père, cherchant à retrouver sa tombe, ainsi qu'une captation de performance où j'apparais en allégorie de la mort. Présents aussi, trente portraits-photomontages funéraires. Les couleurs, comme celles des fleurs et des étoffes sont vives, car les lieux de deuil kinois sont des lieux aussi de réjouissance, de spectacles, de rendez-vous d'amoureux. « Il y a quelque chose de plus fort que la mort, c'est la présence des absents, dans la mémoire des vivants ». * J'y crois. Par la mémoire, je suis la résurrection de mon père. Je l'incarne et le vois dans les yeux de mon fils ». (Éric Androa Mindre Kolo, juillet 2018).

*Jean d'Ormesson, discours de réception à l'Académie française, 6 juin 1974.



Mega Mingiedi

(né en 1976 à Kinshasa ;
vit et travaille à Kinshasa)

Kinshasa bala bala (2018)

Installation multimédia, 380x420 cm

Avec l'aimable autorisation de l'artiste

Carte blanche in situ à Mega Mingiedi

Cédrick Nzolo

(né en 1985 à Isoro (RDC) ;
vit et travaille à Kinshasa)

Walking 338 (2018)

Photomontage, tirage numérique
Avec l'aimable autorisation de l'artiste



L'électricité, le courant qui passe ininterrompu en l'absence d'un générateur, est rare à Kinshasa. Après 18h, les quartiers populaires sont plongés dans l'obscurité. Pourtant, la nuit y est vivante, habitée. Cédrick Nzolo suit hommes, femmes et enfants à la recherche de lieux où la lecture, les rencontres, les promenades sont rendues possibles par des sources inattendues de lumière. Des étudiants travaillent à la lueur d'une enseigne en néon ; la face d'un smartphone illumine un visage entrevu au coin d'une rue ; ce qu'il reste d'un trottoir est rendu visible par les phares d'une voiture passant en trombe ; une ampoule nue dessine un halo au-dessus d'un vendeur de pain ; un étalage de tomates rougeoie sous la flamme d'une lampe à pétrole faite maison...

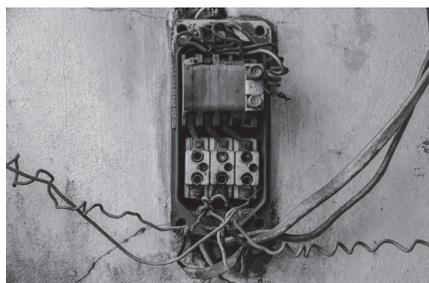
Dareck Tubazaya

(né en 1985 à Kinshasa ;
vit et travaille à Kinshasa)

Objectif (2018)

Tirage numérique
Avec l'aimable autorisation de l'artiste

Benda courant : l'expression, en lingala, pointe un art précieux. Celui de détourner l'électricité, seule solution pour des millions de Kinois qui, faute de quoi, se trouveraient sans éclairage, sans téléphones, sans réfrigérateurs. Fils blancs, bleus, verts, jaunes, noirs se croisent et s'entremêlent dans cette photo de Dareck Tubazaya, narrant l'expérience au jour le jour de quartiers entiers.



Isaac Sahani

(né en 1992 à Buende (RDC) ;
vit et travaille à Kinshasa)

Sans titres (2017, Série *Kinlabel*)

3 Photomontages, Tirages numériques
Avec l'aimable autorisation de l'artiste



L'infrastructure fait cruellement défaut à Kinshasa. L'eau courante est réservée aux *happy few* ; les stations d'épuration et de traitement des déchets sont rares. Il en résulte des amas d'immondices et une pollution alarmante. Pour un artiste, travailler ces réalités sans tomber dans le sensationnel ou le misérabilisme est un défi. Isaac Sahani se donne pour objet la signalétique de la cité. En particulier, il s'intéresse aux panneaux peints à la main et fixés sur les façades, qui disent et répètent « Interdit d'uriner », « Ne pas pisser ici », « Pas d'ordures »... Il en fait des images qu'il retravaille dans des tons carnavalesques – bleu roi, jaune moutarde, rouge cerise – et dispose en damier. Les photomontages qui naissent de ce travail disent avec humour et ironie, mais sans jamais céder au cliché, la violence environnementale d'une ville abandonnée à elle-même en bien des lieux.

Rek Kandol

(né en 1985 à Kinshasa ;
vit et travaille à Kinshasa)

Kuzu (2017)

12 tirages numériques

Avec l'aimable autorisation de l'artiste



A Kinshasa, l'espace domestique est un luxe. Les familles débordent les unes sur les autres, créant tensions et parfois violence. La promiscuité façonne le quotidien. S'isoler est extraordinairement difficile. Dans cet environnement, comment s'octroyer des moments d'intimité ? Lieux à ciel ouvert aménagés pour les couples en quête de quiétude, anonymes et louables à l'heure, les *kuzu* (en lingala, « cabane » ou « refuge ») offrent une solution peu onéreuse. Ils mesurent à peine un mètre carré et sont délimités par des paravents de tissu ou de tôle. On y trouve, pour tout mobilier, une chaise en plastique. Éphémères, ils sont montés et démontés tous les jours. Dans cette série de photos, manière de story-board de l'intime, Rek Kandol documente la construction d'un *kuzu* fréquenté par les couples homosexuels.

Kongo Astronauts

(collectif fondé en 2013 à Kinshasa)

Eléonore Hellio et Michel Ekeba

Postcolonial Dilemna Track #03 (Unended)

(2014)

Video (6'31)

Eléonore Hellio et Céline Banza

Prédic(a)tions, Kinshasa 2018-2050 (2018)

Vidéo (22')

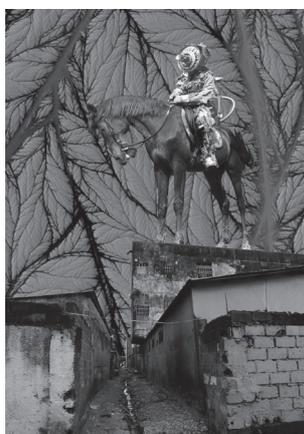
Eléonore Hellio et Michel Ekeba

Triptyque : RDC, Zaïre, Congo Belge (2018)

Série **Postcolonial Dilemna Rebooted**

3 tirages numériques

Avec l'aimable autorisation du collectif



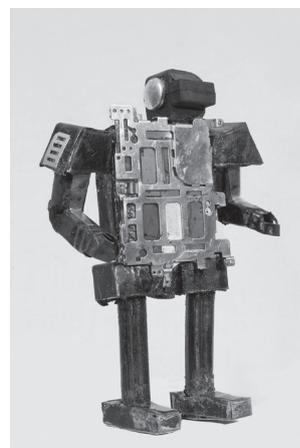
Kongo Astronauts se présente comme « un collectif fluctuant qui, aux troubles et aux syncopes du cyborg contemporain, réplique par des actes artistiques et se construit dans une tentative de résistance aux ghettos psychiques [de la condition] postcoloniale. Concept visuel, sonore, textuel et spatio-temporel interstellaire, il se réinvente à chaque instant et balance ses vibrations dans une sorte de funkitude kinoise de l'imprévu ». Deux films et un triptyque du collectif sont présentés ici. Cyborgs, robots et prédicateurs y croisent un cosmonaute – l'éponyme astronaut – et des avatars animaux, sur fond de satellites et d'engins miraculeux. La globalisation digitale est une thématique récurrente des KA. Intimement liée à celle-ci, l'extraction de minéraux précieux, tout à la fois source de richesse et d'interminables maux pour le Congo, en est une autre. D'autres encore sont les tactiques de survie déployées pour faire face à un monde soumis à la violence du grand capital et l'âpreté, mais aussi la poésie ou encore le fantastique de l'espace urbain kinoise. L'afrofuturisme est au cœur de la démarche thématique et esthétique du collectif. Le film *Postcolonial Dilemna Track #03 (Unended)* et le triptyque *Postcolonial Dilemna Rebooted* sont des collaborations entre les deux co-fondateurs de KA, Eléonore Hellio (née en 1966 à Paris) et Michel Ekeba (né en 1984 à Kinshasa), qui vivent et travaillent tous deux à Kinshasa. *Prédic(a)tions, Kinshasa 2018-2050* est une collaboration d'Hellio et de Céline Banza (née en 1997 à Kinshasa, vit et travaille à Kinshasa).

Bienvenu Nanga

(né en 1968 à Kinshasa ; vit et travaille à Kinshasa)

13 robots (2018)

Métal et objets trouvés, Environ 20 cm
Avec l'aimable autorisation de l'artiste



La thématique du futur joue un rôle important dans le travail de nombreux artistes kinois. Souvent, elle prend des tournures de science-fiction. C'est le cas chez des plasticiens issus de plusieurs générations. On citera pour exemple : Bodys Isek Kingelez (1948–2015), Rigobert Nimi (1965–) et Pume Bylex (1968–), bâtisseurs, chacun à sa manière, d'extraordinaires maquettes de villes futuristes ; Bebson Elemba (alias Bebson de la Rue, 1974–), créateur d'instruments et d'architectures éphémères qui ont pour vocation de faire voyager leurs utilisateurs à travers le temps et l'espace ; Mowoso (2007–2013), collectif congolais/français initiateur de fictions afrofuturistes. Bienvenu Nanga fabrique des robots. Pour *Kinshasa Chroniques*, il a créé une colonie de robots miniatures. Certains s'apparentent à des cyborgs ; d'autres paraissent purement mécaniques. Un, tel un ange, est équipé d'ailes.

Hilaire Balu Kuyangiko, dit Hilary Balu

(né en 1992 à Kinshasa ; vit et travaille à Kinshasa)

Transe communication (2018)

Technique mixte sur papier

218x202 cm

Avec l'aimable autorisation de l'artiste

Dans l'œuvre graphique et sculpturale d'Hilary Balu, dans ses vidéos, ses photos et ses installations performatives, se croisent et s'interpénètrent deux formes de savoir : d'une part la philosophie et l'esthétique de la culture kongo et, d'autre part, la culture numérique véhiculée par la globalisation contemporaine. Il en sort des images composites : personnages masqués coiffés de casques connectés ; *minkisi* – objets chargés anthropomorphes ou zoomorphes, souvent cloutés et qui servaient jadis à contrôler à distance personnes et transactions –, dont les surfaces sont recouvertes de touches, tels des claviers d'ordinateurs, ou encore de circuits rappelant des cartes mères. Dans de nombreux

travaux, Balu incorpore également des éléments issus de la culture populaire (bandes dessinées, films de science-fiction américains). La pratique de l'artiste s'articule autour d'une critique acerbe de la violence faite aux civilisations africaines par la colonisation et le néo-colonialisme. Il s'agit pour lui tout à la fois de célébrer l'érudition de spécialistes tels les *banganga* (ou maîtres spirituels) kongo, de condamner le travail de dénigrement opéré par les pouvoirs coloniaux visant à saper leur autorité, et de montrer combien leur savoir préfigurait les technologies digitales du 21ème siècle. Objectif, aussi, du travail de Balu : dénoncer la brutalité des rapports entre dominants et dominés. Dans certaines de ses œuvres on voit ainsi s'opposer des personnages dotés de super pouvoirs représentant, chacun, des intérêts divergents et prêts, tous, à les déployer dans une terrible course à la survie : gens « ordinaires » tentant de subvenir à leur quotidien et obligés, pour ce faire, de se transformer en véritables super-héros ; gens « de pouvoir » qui, eux aussi, se muent en super héros afin d'imposer le système sanguinaire dont ils sont les représentants : celui du grand capital ; créatures hybrides, mi-*minkisi*, mi-super-héros incarnant la classe politique dirigeante.



Sammy Baloji

(né en 1978 à Lubumbashi (RDC) ; vit et travaille entre Bruxelles et Lubumbashi)

Filip de Boeck

(né en 1961 à Anvers ; vit et travaille entre Bruxelles et Kinshasa)

La Tour : une utopie concrète (2015)

Vidéo (70') et tirage numérique
Avec l'aimable autorisation des artistes

A Limete, dans la partie Est de Kinshasa, s'élève une tour qui incarne le rêve d'un futur meilleur. Sammy Baloji et Filip de Boeck y ont réalisé un film. De Boeck décrit ainsi l'édifice, construit sans architecte par un médecin qui se présente comme spécialiste de l'aéronautique et de l'espace : « Tout ensemble gratte-ciel, pyramide et citadelle de douze étages, inachevée et irrégulière, défiant les lois de la gravité et du zonage municipal, cette étrange proposition architecturale se lit comme une vision quasi-messianique d'un futur urbain plus vivable ». Les étages inférieurs accueilleront cabinets de médecins et blocs opératoires. Plus haut s'installeront des avocats et, au-dessus d'eux, une école d'aviation. Puis viendront des espaces pour philosophes, poètes, inventeurs et scientifiques. Au sommet, dans une petite

pièce exposée au vent et avec vue sur le fleuve et les collines environnantes, on soignera les maux de l'âme. Sur le toit iront des antennes, afin que l'immeuble puisse servir de tour de contrôle si d'aventure l'aéroport de Kinshasa cessait de fonctionner, et sur toutes les surfaces extérieures des panneaux solaires. Les terrasses seront vertes ; on pourra y jardiner et y faire paître des chèvres. En l'absence d'eau et d'électricité, tout cela reste néanmoins hypothétique.



Nelson Makengo

(né en 1990 à Ruhengeri (Rwanda) ; vit et travaille à Kinshasa)

Sans titres, Série Théâtre urbain (2016)

4 tirages numériques

Avec l'aimable autorisation de l'artiste

Nelson Makengo déploie dans Kinshasa des figurines Marvel. Plaqué à même le sol, à ras de rue, il les photographie de telle façon qu'elles paraissent à taille humaine. Il en résulte des portraits de ville tout à fait étonnants. En compagnie de super-héros carapacés, nous arpentons un espace urbain catapulté dans le futur, ou encore dans un monde parallèle, dystopique. Ici, une flaque d'eau prend des allures d'océan aux eaux pourpres, toxiques, dans lesquelles se noie l'invincible Hulk. Une poignée de vis se mue en cimetière d'armes atomiques qu'inspectent Thor et Iron Man. Plus loin, Captain America médite sur le vaste programme d'une Église du réveil et Iron Man (lui encore) se trouve confronté à un insecte-cyborg géant – en réalité une installation électrique piratée.



Magloire Mpaka Banona

(né en 1990 à Kinshasa ;
vit et travaille à Kinshasa)

Photomontage proposé à partir de documents d'archives collectionné de l'artiste

Tirage numérique

Avec l'aimable autorisation de l'artiste

Photographe et réalisateur, Magloire Mpaka œuvre à la construction d'une archive en images de Kinshasa. Le Congo, explique-t-il est rongé par une crise de la mémoire urbaine. A ses yeux, il est crucial qu'existent, non seulement à l'étranger mais aussi et surtout au Congo, des archives qui documentent l'histoire des grandes villes du pays. Pour ce faire, et dans l'objectif de créer à terme un musée, Mpaka collectionne des photos de la capitale congolaise prises entre les années 1900 et 1970. Ce travail est ardu. Dans des conditions – économiques et d'accès – souvent difficiles, il demande temps, énergie et conviction. On voit ici une mosaïque de détails de documents d'archives appartenant à la collection de l'artiste. L'objectif n'est pas de montrer la collection dans sa totalité – seule une exposition consacrée à cela ferait sens. Il s'agit plutôt de donner à voir, d'une part, l'ampleur du projet et la passion qui le sous-tend et, d'autre part, l'écart que la collection illustre entre la ville coloniale telle qu'elle est présentée dans ces photos, pour la plupart des œuvres de propagande, et la ville actuelle, sujet de *Kinshasa Chroniques*.



Nao Maltese

(née en 1992 à Paris ; vit et travaille à Tunis)

Sébastien Godret

(né en 1971 à Sens ; vit et travaille à Dijon)

Entretiens réalisés à Kinshasa en 2018

Artistes : Aicha Muteba Makana, Amani Bodo, Eric Androa Mindre Kolo, Bodo Fils, Cédric Nzolo, Danniell Toya, Dareck Tubazaya, Bebson Elemba, Georges Makaya Lusavuvu, Géraldine Tobe, Gosette Lubondo, Hilary Balu, Isaac Sahani, Micromega, One Love, Magloire Mpaka, Mega Mingiedi, Michel Ekeba, Nizar Saleh Hirji & Paul Shemisi, Rek Kandol, Lova Lova, Yannos Majestikos, Orakle

- Trésor Lumfuankenda Bungiena (architecte)
- Yoka Lye Mudaba (directeur de l'Institut national des arts de Kinshasa)
- Claudien Mulimilwa (architecte)
- Isidore Ndaywel (historien, professeur à l'université de Kinshasa)
- Eric Kibala Pala (architecte)
- Léon de Saint Moulin (professeur, spécialiste de l'histoire et de l'analyse sociale de la population et des villes de la RDC)

Sébastien Godret

(né en 1971 à Sens ; vit et travaille à Dijon)

Benjamin Bibas

(né en 1974 à Chennevières-sur-Marne ;
vit et travaille à Paris)

Kinshasa : des histoires à nous (2018)

Documentaire radio (52')

Avec l'aimable autorisation des artistes

15 ans après la fin de la grande guerre du Congo (1995–2003), ce documentaire audio raconte comment des artistes kinois se sont saisis de diverses formes (arts plastiques, performance, musique..) pour partager leur expérience et reconstruire leur pays. La mise en son de l'oeuvre est de Sébastien Cordier.

Kinshasa Chroniques

Pour les artistes réunis dans *Kinshasa Chroniques* créer est un acte d'engagement, d'adhésion à la ville. La pratique de l'art se comprend ici comme une pratique de construction de l'urbain. Elle émane de la ville et la forge tout à la fois. Elle est agissante.

Musée International des Arts Modestes
23 quai Maréchal de Lattre de Tassigny
34200 Sète France
+33 (0)4 99 04 76 44

www.miam.org

Heures d'ouverture

Du 1er octobre au 31 mars : du mardi au dimanche de 10h00 à 12h00 et de 14h00 à 18h00.

Visites guidées (minimum 10 personnes) sur réservation.

Fermetures annuelles : 1er novembre, 25 décembre et 1er janvier.

Tarifs

| | |
|--|---------|
| Adultes | 5,60€ |
| Groupes +10 personnes | 3,60€ |
| Etudiants, 10-18 ans | 2,60€ |
| 1.2.3 Musées* | 3,60€ |
| Groupes scolaires non sétois | 25,-€ |
| Moins de 10 ans / demandeurs d'emploi / visiteurs handicapés / groupes scolaires sétois / premier dimanche du mois | gratuit |

* Sur présentation d'une entrée adulte l'Espace Georges Brassens ou au Musée de la mer (validité du ticket 2 jours) le MIAM appliquera aux visiteurs un tarif préférentiel.

Visites commentées

Toute l'année : le premier samedi du mois à 15h, avec Bernard Belluc, co-fondateur du MIAM.

Visite guidée de l'exposition sur rendez-vous pour les groupes

Contact : 04 99 04 76 86 / carnac@ville-sete.fr

La petite épicerie

La petite épicerie est le service pédagogique du Musée International des Arts Modestes à Sète, avec les enseignantes de l'école des Beaux-arts : Vanessa Notley, Claire Giordano et Sylvette Ardoino, et des artistes invités.

- Les ateliers enfants/ados (de 3 à 18 ans)
- Le mercredi libre service
- Le premier week-end du mois pour les stages « crispy »
- Pendant les vacances scolaires du mardi au vendredi

Consulter le programme de la petite épicerie sur: www.beauxarts.sete.fr

Tarif des ateliers de La petite épicerie

| | |
|---|-------|
| Enfants et adolescents /heure : | 3 € |
| Formule goûter 1 adulte + 1 enfant (3 ans et plus ou ado) : | 5,50€ |

Contact

Réservation au 0499047644
petite-epicerie@ville-sete.fr
www.beauxarts.sete.fr

Suivez nous sur Facebook & Twitter !!!
www.facebook.com/petiteepiceriedumiam

MIAM

ITÉ
DE L'ARCHITECTURE & DU PATRIMOINE

sete

Exposition coproduite avec la Cité de l'architecture & du patrimoine

Liberté • Égalité • Fraternité
REPUBLIQUE FRANÇAISE

Ministère
Culture

**INSTITUT
FRANÇAIS**

**INSTITUT
FRANÇAIS**
R.D. CONDO - KINSHASA
HALLE DE LA COMBE

VIP
20 ans de sur-mesure

La Région
Occitanie
Pyrénées - Méditerranée

3 occitanie

rfi **FRANCE
24**

**france
bleu
hérault**

Midi Libre

un événement
Telerama

ville de **sete**